L'APPORT GERMANIQUE A LA RÉFLEXION SUR LA LANGUE EN RUSSIE : DES ORIGINES AUX SLAVOPHILES

ROGER COMTET

« [...] on a pu dire longtemps que l'allemand était la langue commune des Slaves. »
Antoine Meillet

« La linguistique russe a été étroitement liée dans son développement avec celle d'Europe Occidentale, et surtout avec la linguistique allemande. »
F.M. Berezine, *Histoire de la linguistique russe*, Moscou, 1979

« Les questions de développement de la langue russe ont été inséparables de celles de la formation de la nation russe. »
Ibid.

« [...] Поучимся ж серьёзности и чести На Западе, у чужого семейства. »
О. Мандельштам, *К немецкой речи* (1932)

I. UNE VIEILLE HISTOIRE : LA QUÊTE DES « SPÉCIALISTES » EN RUSSIE

La Russie était demeurée longtemps refermée sur elle-même à la suite de près de 250 années de domination mongole qui l'avaient coupée en grande partie du reste du monde ; son ouverture devint une nécessité dès le XVII[e] siècle, à compter du règne d'Alexeï

Slavica occitania, Toulouse, 4, 1997, pp. 25-69.

Mikhaïlovitch (1645-1676). A mesure que l'Empire se formait, s'étendait aussi bien vers l'ouest que vers l'est, il fallait en effet le raffermir, l'amener au degré de puissance et de développement des autres états modernes et pour cela le moderniser. Or la Russie manquait cruellement des cadres, des experts, des spécialistes qui étaient nécessaires à cette mise à niveau ; le *malolioudie* comme on dit en russe, c'est-à-dire le manque d'hommes qualifiés parmi les Russes orthodoxes, était chronique et devait se prolonger jusqu'à l'aube du XX[e] siècle en dépit des différentes réformes de l'enseignement[1]. L'habitude s'installa donc très tôt, dès le règne d'Ivan III (1462-1505), d'importer de l'étranger les « spécialistes », « experts », « instructeurs » dont on manquait en Russie même, ou encore de les coopter dans les peuples nouvellement conquis, comme par exemple dans l'aristocratie tatare. Il y avait là une situation paradoxale qui n'est pas sans rappeler celle de certains pays qui souffrent d'un retard de développement à l'heure actuelle.

Parmi ces « spécialistes » importés d'ailleurs l'élément allemand en est venu très vite à occuper une place prééminente ; le terme générique russe de *niémets* (littéralement « muet ») qui désignait d'abord en slave tout étranger venu d'Europe occidentale[2] en vint d'ailleurs ensuite à s'appliquer à ces seuls Allemands avec lesquels les Russes avaient les contacts les plus fréquents. Comment expliquer cette situation de fait ? plusieurs facteurs ont dû jouer de façon concomitante et sans qu'il soit possible de les hiérarchiser strictement. A dire vrai, il existait aux frontières de la Russie une autre nation moderne qui aurait pu aussi mettre ses élites au service des tsars, nous envisageons ici la Pologne ; mais dans le cas présent les relations avaient toujours été à dominante conflictuelle, avec

---

1. « On doit donc retenir que la population de l'empire russe appartenait, dans son immense majorité, à l'église orthodoxe, mais que la masse des Russes orthodoxes avait un niveau d'instruction inférieur à celui de la plupart des non-Russes non orthodoxes - Allemands, Estoniens, Lettons et Finnois luthériens, Polonais catholiques, Juifs et sans doute aussi Tatars musulmans et lamaïstes de l'Est. » (A. Kappeler, *La Russie*, trad. de l'allemand et préface de Guy Imart, Paris, Institut d'études slaves, 1994, p. 135).

2 Voir par exemple le *nemetskaïa sloboda*, quartier de Moscou réservé aux étrangers au XVII[e] siècle, dont on traduit généralement le nom par « faubourg des étrangers », ou le fameux « habit allemand » imposé par Pierre le Grand et honni des vieux-croyants qui correspondait en fait à l'habit occidental. La métaphore du « muet », celui qui est incapable de s'exprimer, rappelle celle des « barbares » qui émettaient des sons incompréhensibles (*bar-bar-bar*) aux oreilles des Grecs.

comme temps fort l'occupation de Moscou par les armées polonaises au XVII[e] siècle ; il en était résulté dans le peuple russe une telle haine des « Latins » (des catholiques) que le tsar Michel avait stipulé que le recrutement des étrangers ne se ferait que parmi les protestants, globalement qualifiés d'« Allemands ». L'adéquation entre Allemand et protestant est depuis toujours allée de soi pour les Russes. Ajoutons que, même si les élites polonaises seront un moment séduites au XVIII[e] siècle par le prestige de Saint-Pétersbourg, l'absorption de la plus grande partie de leur pays par la Russie lors du dépecage de la fin du siècle ne fit que renforcer l'opposition irréductible de la plus grande partie des Polonais vis-à-vis de l'Empire ; en même temps grandissait la méfiance de celui-ci vis-à-vis de sujets aussi indociles qui ne cessaient de se rebeller. Il est clair que c'est à partir de Pierre le Grand que la Pologne ne joue plus son rôle de relais entre Occident et Russie[3]. Avec la Suède, les relations n'étaient pas moins méfiantes depuis que la guerre du Nord avait sonné le déclin de celle-ci et, dans tous les cas, ses ressources humaines auraient été bien incapables de satisfaire aux besoins de l'Empire. Quant à l'Ukraine, ouverte aux influences occidentales, son avance culturelle bénéficia d'abord à l'Empire en de multiples domaines dans la deuxième moitié du XVII[e] siècle. Mais cette avance se trouva bientôt réduite à néant après que le pays eut été absorbé par la force au XVIII[e] siècle par une politique de russification systématique qui réduisit par exemple l'ukrainien à n'être plus qu'un patois paysan uniquement oral[4].

Il demeurait donc comme gisement de « spécialistes » les pays germaniques d'alors et tout semblait les prédisposer à cette fonction. Tout d'abord, tout en jouxtant à partir des partages de la Pologne directement l'Empire, ils n'étaient pas en conflit avec lui, comme si le dépecage de la Pologne avait signé un pacte tacite de non-agression entre la Prusse des Hohenzollern, l'Autriche des

3. Il y eut malgré tout des Polonais de la haute noblesse au service de l'Empire, mais surtout au début du siècle ; ces grands magnats demeurèrent une minorité (voir par exemple le prince Adam Czartoryski, ministre russe des Affaires étrangères de 1804 à 1806, ou le comte Seweryn Potocki). On se rend compte de la rupture des liens culturels polono-russes sur le plan des emprunts linguistiques pour lesquels la Pologne perd à compter du XVIII[e] siècle son rôle traditionnel de relais entre les langues occidentales et le russe (cf. A.I. Efimov, *История русского литературного языка [Histoire de la langue russe]*, Moscou, 1961, p. 95).

4. Un oukaze de 1876 finit par interdire la publication et la diffusion de tout texte écrit en ukrainien.

Habsbourg et la Russie. Les relations commerciales entre monde germanique et monde russe étaient par ailleurs anciennes, comme en témoigne le comptoir installé jadis au XIII[e] siècle à Novgorod par la Ligue hanséatique (on y parlait le *Niederdeutch*). Les difficultés économiques et la pression démographique avait aussi créé une tradition d'émigration des pays germaniques vers l'Europe Centrale et Orientale où l'on ne comptait plus les *Ostsiedlungen*, tradition que ne pouvait contrarier, comme en Grande-Bretagne ou en Espagne, l'existence de colonies de peuplement outre-mer. Enfin, le niveau technique et intellectuel des pays allemands était d'ores et déjà très élevé ; dès 1700, par exemple, Berlin disposait d'une Académie des Sciences. Il est évident qu'avec les hommes venaient les techniques, la langue, les idées, la culture. Il y eut donc dès les débuts de l'histoire moderne de la Russie un courant constant d'échanges germano-russe dont nous allons suivre les répercussions sur l'émergence d'une pensée linguistique en Russie.

II. LES FONCTIONS SPÉCIFIQUES DES GERMANO-BALTES ET DES ALLEMANDS EN RUSSIE ET LEUR RÔLE DANS L'OCCIDENTALISATION DU PAYS

Ce rôle des Allemands se trouva renforcé par l'intégration à l'Empire des pays baltes, Estonie et Livonie, en 1710, annexion par laquelle, beaucoup mieux que par la fondation de Saint-Pétersbourg, Pierre le Grand ouvrit à la Russie une fenêtre vers l'Europe. Or, dans ces pays, une aristocratie et une bourgeoisie allemandes de religion luthérienne avaient maintenu leur prédominance sur les populations locales à travers l'occupation suédoise ; telle était la situation léguée par les croisades de jadis des chevaliers teutoniques, Porte-glaives et autres, ainsi que l'omniprésence à date ancienne de la Hanse dans tous les ports de la Baltique. Il s'agissait là d'élites de haute culture, comme en témoigne la fondation de l'université de langue allemande de Dorpat en 1632, plus d'un siècle avant que la première université russe ne soit créée à Moscou. Cette façade maritime jouait traditionnellement le rôle d'intermédiaire dans les échanges entre le monde russe et le monde occidental et cette fonction de passerelle fut reprise par l'aristocratie germano-balte ; l'Empire lui garantit le *statu quo*, son autonomie, ses privilèges en échange de sa loyauté mise au service de l'Etat. En même temps,

dans la vision réformiste de Pierre le Grand, la Russie devait trouver là, à domicile pour ainsi dire, un modèle de modernisme pour la transformation de l'Etat et un moyen d'étendre son influence à l'extérieur. L'élite fidèle et disciplinée des « barons de la Baltique » eut la haute main sur la bureaucratie, l'armée, la diplomatie. Les citadins étaient, quant à eux, spécialisés dans le commerce et la bourgeoisie instruite dans la vie intellectuelle et scientifique. Le centre de celle-ci était cette université germanophone de Dorpat (*Derpt* en russe avant le changement en *Iouriev* imposé par Alexandre III en 1893 dans le cadre de sa politique de russification utilitaire, puis l'adoption du nom estonien de *Tartu* en 1917).

On voit ici à l'œuvre une sorte de division ethnique du travail qui devint systématique dans l'Empire russe cosmopolite et pour laquelle l'historien américain John Armstrong a créé, à partir justement du cas spécifique des Germano-Baltes, le concept de « groupe dynamique de diaspora » (*mobilized diaspora*)[5] que le cas des Arméniens, des Juifs et des Grecs, peut-être aussi des Tziganes et des vieux-croyants, illustrerait aussi bien. La fonction assumée dans l'Etat russe par les Allemands émigrés et non installés à demeure recoupait pour beaucoup celle des Germano-Baltes si l'on met à part le cas des colons de la Volga, des rives de la Mer Noire et de Volhynie qui remplirent une mission de peuplement et de mise en valeur de l'espace rural. Il restait donc essentiellement des émigrés de langue allemande établis dans les centres urbains et que le recensement de 1897, le seul qu'ait connu la Russie d'avant 1917, ne prenait pas la peine de ventiler entre Allemands, Suisses ou Autrichiens.

Hors de l'armée et de la bureaucratie, les fonctions de ces Allemands des villes étaient multiples, c'étaient des spécialistes en tout genre qui en arrivaient à dominer certaines professions. Tel était le cas des horlogers et boulangers à Saint-Pétersbourg, du corps mé-

5. Voir John A. Armstrong, « Mobilized and Proletarian Diasporas », *The American Political Science Review*, 70, 1976, pp. 393-408 ; id., « Mobilized Diaspora in Tsarist Russia : the Case of the Baltic Germans », in Jeremy R. Azel (éd.), *Soviet Nationality Policies and Practices*, New York, 1978, pp. 63-104. Ce concept a été repris dans l'ouvrage déjà cité : A. Kappeler, *La Russie empire multiethnique*.

dical et des pharmaciens[6], des ingénieurs des mines etc. En fait, très souvent, ils se russifiaient au bout d'une génération ou deux, allant jusqu'à embrasser l'orthodoxie, étalon suprême de l'assimilation[7]. Et le rôle de tous, Germano-Baltes et Allemands, était particulièrement important dans la vie intellectuelle où ils furent des médiateurs entre Occident et Russie.

Cette fonction de vecteur des échanges assumée par la population germanophone avait été renforcée par l'annexion des provinces baltes dont les villes parlaient allemand et ont su préserver jusqu'à nos jours leur atmosphère occidentale. On avait pratiquement un continuum germanique, à la fois linguistique et culturel, sur tout le pourtour de la Baltique, de Lübeck à Saint-Pétersbourg où la circulation s'opérait sans entraves[8] ; c'est ainsi que l'on suit Herder comme étudiant en théologie à Königsberg, puis comme maître d'école et prédicateur à Riga de 1764 à 1769 où il glane le folklore balte dont il fera plus tard ses *Volkslieder ;* on le retrouve en 1769-1771 à Strasbourg où il rencontre Goethe ; il devient ensuite précepteur du fils du prince-évêque de Lübeck qu'il accompagnera dans ses voyages avant de finir sa carrière à Weimar.

La Russie entra dans la sphère de la civilisation et de la culture européennes tout d'abord par ses élites ; l'occidentalisation s'y marquait par le fait que les couches moyennes et supérieures de la population étaient largement polyglottes avec un trilinguisme russo-germano-français. Le fossé entre ces élites occidentalisées et la masse du peuple russe tendit à se combler un peu quand la Russie, du fait du caractère colonial de ses nouvelles conquêtes dans le Nord du Caucase et en Asie Centrale, bascula définitivement vers l'européo-centrisme. Or, par la force des choses, pour toutes les raisons que nous avons invoquées, les Allemands de Russie et les pays allemands étaient le vecteur privilégié de cette occidentalisation. C'était la plupart du temps vers les états allemands que

---

6. Voir H. Menegaldo, « La naissance d'une médecine russe », in M. Niqueux (éd.), *La question russe. Essais sur le nationalisme russe*, Paris, Editions universitaires, 1992, p. 30.
7. Dans le célèbre roman d'Ivan Gončarov, *Oblomov* (1859), Stolz, dont le père était venu de Saxe, est orthodoxe et parfaitement accepté par la société russe.
8. La Courlande sous administration polonaise devint russe après le dernier partage de la Pologne en 1795, ce qui créa une frontière commune entre la Prusse (Prusse orientale) et l'Empire russe ; la seule solution de continuité linguistique était représentée par l'Hinterland de Danzig, futur « corridor », où l'on parlait kachoube.

s'orientaient les voyages à l'étranger des Russes de la bonne société (les seuls à pouvoir voyager alors). Tout cela est bien connu, ne serait-ce qu'à travers la littérature russe qui a souvent campé ses héros dans les pays germaniques ; qui ne connaît toutes les nouvelles de Tourgueniev qui ont un décor allemand (voir *Les eaux printanières*), qui ne se souvient de Roulettenbourg, dans le *Joueur* de Dostoïevski, quintessence de tous les casinos des villes d'eaux allemandes où le grand écrivain s'adonnait à son vice secret.

Les voyages et séjours des élites russes dans les pays allemands étaient fréquents : séjours d'étude dans les universités de Berlin, Leipzig, Heidelberg, etc. Le séjour que fit Trediakovskij à la Sorbonne au XVIII[e] siècle était exceptionnel. Autant dire que tout ce qui se passait en Allemagne était aussitôt connu en Russie par une sorte d'osmose naturelle.

Logiquement, l'opposition contre l'Occident quand elle s'exprimait était dirigée surtout contre l'Allemand, le *niemets*, qui était le plus familier. On trouve cela dès le schisme des Vieux-Croyants à la fin du XVII[e] siècle qui s'opposaient à la modernisation de l'Eglise ; leur porte-parole, l'archiprêtre Avvakoum, pestait contre les faces rasées des Allemands et contre le style baroque qu'ils avaient introduit dans les icônes avec des Jésus représentés comme des angelots joufflus. Plus tard, Pougatchev qui dirigea une grande révolte au milieu du XVIII[e] siècle promettait d'interdire les « faces rasées » et les « vêtements allemands » et même de raser Saint-Pétersbourg. En fait, tout cela représentait une reconnaissance implicite du rôle joué par les Allemands au service des Lumières en Russie. Dans cette réaction nationaliste il y avait beaucoup du comportement de l'élève humilié qui se révolte contre la férule de son maître. Au siècle suivant, on verra Tolstoï dépeindre comme des automates ridicules les généraux allemands de l'Etat-major russe dans *Guerre et paix* cependant que Dostoevski écrira des lignes révélatrices dans le *Journal d'un écrivain* : « En Europe nous n'étions que des esclaves et des pique-assiette mal tolérés tandis qu'en Asie nous nous présentons comme des maîtres. En Europe, nous étions des Tatars ; en Asie nous sommes, nous aussi, des Européens. » Mais cette revendication nationaliste était précisément rendue possible par les repères identitaires fournis par ces mêmes Allemands qui jouaient donc dans ce processus le rôle d'un interlocuteur privilégié... En somme, c'est comme si les Allemands

avaient été le miroir qui faisait découvrir leur propre russité aux Russes.

Tout cela ne faisait qu'illustrer la dialectique inhérente à toute situation de contact avec la sucession récurrente de trois phases : à l'imitation et à l'emprunt succède une phase d'opposition qui est ensuite dépassée pour redevenir constructive. Ce mouvement, à la fois dialectique et pendulaire, nous allons le retrouver sur le plan de la réflexion linguistique associé à cette interpénétration, cette connivence séculaire sur lesquelles il se fonde.

III. MODERNISATION ET BESOINS DE COMMUNICATION

1. Les effets du « colinguisme » et les besoins de la communication linguistique

Les relations germano-russes ont tout d'abord créé un besoin de communication linguistique s'inscrivant dans une situation typique de « colinguisme », association de langues écrites[9], et engendrant du coup manuels, dictionnaires, grammaires. L'histoire nous donne ainsi maints exemples de langues dont les premières grammaires ont été le fait d'étrangers ; on citera ici *Lesclarcissement de la langue francoyse* du Britannique John Palsgrave paru vers 1530, et qui, rivalisant avec l'*Introductorie to lerne french* de Du Wésn composé pour la sœur d'Henri VIII, fut la première grande grammaire française à avoir été publiée. Ces deux ouvrages étaient bien destinés à un public anglais, dans une situation de quasi diglossie. Dans le même esprit, ce sont souvent des dictionnaires bilingues ou des mots étrangers qui ont précédé l'apparition d'une lexicographie proprement nationale[10], à moins que celle-ci ne naisse d'un souci

9. Terme créé par Renée Balibar qui l'oppose au « plurilinguisme » qui, lui, juxtapose ou mêle les langues. (Voir R. Balibar, *L'institution du français, essai sur le colinguisme des Carolingiens à la République*, Paris, PUF, 1985).

10. Voir par exemple la lexicographie portugaise, fille de l'humanisme, qui a d'abord donné naissance à des dictionnaires bilingues, portugais-latin et latin-portugais (Cf. ceux de Jerónimo Cardoso au XVI[e] siècle, d'Agostinho Barbosa en 1611, de Bento-Percier en 1634 et 1637).

identitaire face à l'étranger[11] : « Un groupe humain se solidarise par la voix ; il se sépare du même coup des voix du groupe d'en face. Lorsqu'un individu parle-entend au sein d'un groupe tout en entendant parler autrement les autres groupes, il prend conscience de sa communauté, il marque son appartenance par le langage »[12]. On peut donc affirmer que l'affirmation, la grammatisation, la normalisation des langues sont toujours à l'origine un fait de contact, de contraste, de confrontation. Dans le cas du russe, du fait des liens privilégiés qui existaient avec le monde germanique, on ne s'étonnera donc pas que les premières tentatives de description, de grammatisation, de normalisation du russe aient été le fait d'Allemands ou bien qu'elles se soient opérées par rapport à l'allemand. Mais la situation linguistique en Russie à cette époque était particulièrement complexe.

2. La situation linguistique en Russie au début du XVIII[e] siècle

Au début du XVIII[e] siècle, lorsque Pierre le Grand donne un coup d'accélérateur à la modernisation de la Russie en cours, la situation linguistique y était particulièrement complexe car il y régnait une diglossie slavon-russe[13] ; le slavon, langue sacrée, créée au IX[e] siècle sur la base du macédonien, langue slave du Sud, par les saints apôtres Cyrille et Méthode afin d'évangéliser les Slaves, était la langue noble réservée à la liturgie et aux genres littéraires élevés, il n'avait pratiquement pas évolué depuis sa création ; le russe, au contraire, langue vivante soumise à l'évolution, était utilisé dans l'usage quotidien et dans des fonctions utilitaires (correspondance, relations commerciales, textes juridiques, etc.). Un observateur

11. Voir la défense des particularités de l'anglais d'Amérique après l'Indépendance, incarnée par le dictionnaire de Noah Webster *An American Dictionary of English Language* (1828) qui a fondé la lexicographie américaine. De même, dès 1617, naît en Allemagne une société de puristes qui, en réagissant contre la francomanie dite *Alamoderei* (imitation du mode de vie, des manières, de la langue françaises), commence à mettre de l'ordre dans la langue allemande.
12. R. Balibar, *Le colinguisme*, Paris, PUF, 1993, pp. 8-9. (Collection Que sais-je ?, 2796).
13. Voir B. Unbegaun, « Colloquial and Literary Russian », *Oxford Slavonic Papers*, 1, 1950, pp. 26-36 ; « Le russe littéraire est-il d'origine russe ? », *Revue des études slaves*, XLIV, 1965, pp. 19-28.

allemand, Wilhelm Ludolf, sur lequel nous reviendrons, pouvait donc écrire en 1696 : « La connaissance du slavon est indispensable aux Russes. Non seulement la Sainte Ecriture et les livres religieux n'existent qu'en cette langue, mais le slavon sert encore chaque fois que l'on veut écrire, ou donner un enseignement. Celui qui veut se montrer cultivé doit recourir au slavon, non seulement quand il tient la plume, mais aussi lorsqu'il parle, réserve faite des conversations familières, où l'étalage de ce parler est tourné en ridicule par quelques-uns. A tout le moins l'usage se résume ainsi : on parle en russe et on écrit en slavon. »[14] (« *loquendum est Russice & scribendum est Slavonice* ») Les russophones n'avaient qu'une vision brouillée de cette situation : d'une part, ils ne faisaient pas de différence autre que statutaire entre les deux langues qui, pour eux, n'étaient que deux variétés du russe ; par ailleurs, ils n'estimaient digne d'étude que le slavon, du fait de son prestige. On retrouvait là un souci maniaque de la pureté linguistique des textes sacrés pour être dignes de l'héritage byzantin, le slavon monopolisant du coup le débat linguistique ; on explique ainsi la révision constante et obsessionnelle des textes sacrés, de crainte d'une possible altération, l'importance de la « Seconde vague d'influence des Slaves du Sud », lorsque des clercs de Bulgarie et de Serbie vinrent se réfugier à Moscou avec une tradition plus proche de celle de Byzance, donc considérée comme plus authentique. Cette sorte de retour aux sources fut paradoxalement l'une des causes du schisme de la Vieille Foi à la fin du XVII[e] siècle. Il faut rappeler aussi que l'Eglise orthodoxe, relayée par l'idéologie de l'état moscovite, considérait avec suspicion les arts de la parole, grammaire, rhétorique, poétique et dialectique[15] ; d'où un retard considérable du russe dans le domaine de la grammatologie et de la réflexion linguistique, comparé aux autres langues de ce secteur de l'Europe,

14. Cf. B.O. Unbegaun (éd.), *Henrici Wilhelmi Ludolfii Grammatica Russica Oxonii A. D. MDCXCVI*, Oxford, 1959, p. [x], « Praefatio ».

15. Voir N. Bocadorova, « Comparaison de la tradition linguistique russe et de la tradition des sciences du langage en Occident (X-XVII[e] siècles) », *Bulletin d'information de la Société d'histoire et d'épistémologie des sciences du langage SHESL*, Paris, 31, 1993, p. 60.

les slaves en particulier[16]. Tout cela explique que les premières grammaires apparues chez les Slaves orientaux à compter du XVI^e^ siècle aient été avant tout des grammaires slavonnes basées sur la tradition grammaticale grecque, et même si des influences occidentales via l'état polono-lituanien et l'Ukraine aient pu s'exercer aussi sur elles[17] ; tel était le cas de la *Grammaire slave* du Biélorussien Lavrenti Zizani (Zizanius) (?- 1634 ?) parue en 1596[18] ou celle de son compatriote, l'évêque de Płock Meleti Smotritski (1572 ?-1633), parue en 1619[19] (on relèvera ici cependant, et ce n'est certainement pas un hasard, que Smotritski avait fréquenté en 1600 les universités de Nuremberg, Leipzig et Wittenberg où il aurait acquis une formation de médecin...).

Jusqu'à cette époque on peut affirmer en effet que la pensée russe prémoderne fonctionne sur la base d'un *savoir grec*, avec des

16. Voir la première grammaire du polonais rédigée par Petrus Stratorius (Piotr Stojeński) dès 1568 (*Polonicae grammatices institutio*, Kraków) ; ou celles du tchèque à la fin du XVI^e^ siècle (manuscrit *Grammatika česká* de Jan Blahoslav daté de 1571 et *Gramaticae Bohemicae ad Leges Naturalis Methodi Conformatae...*, Prague, 1603, par Benedikt Nudožerský) ; pour le lituanien, le premier dictionnaire date de 1629, la première grammaire de 1653, composée par Danielus Kleinas ; pour le slovène on connaît la grammaire d'Adam Bohorič de 1584 (*Arcticae Horulae Succisivae...*, Wittenberg) ; pour le croate, celle de Bartol Kašić en 1604 (Bartholomeus Cassius, *Institutionum linguae illyricae libri duo*, Rome) ; un peu atypique fut la grammaire russe-serbe de Jurij Križanić parue en 1666. Voir aussi la plus répandue des premières grammaires allemandes, celle de Johannes Clajus, publiée en 1578 à Leipzig, simple placage d'ailleurs de la grammaire latine sur la langue allemande, mais qui se basait sur la langue de Luther.

17. Voir L'. Ďurovič, « Emergence de la pensée grammaticale en Russie ancienne et formation de la grammaire du russe normé », *Histoire, Epistémologie, Langage*, Paris, XVII, 2, 1995, pp. 17-32.

18. L. Zizanij, *Граматика словенска съвершеннаго искуства осми частей слова и иных нуждных (Grammaire slave de l'art des huit parties du mot et des autres utiles)*, Vilno, 1596.

19. M.G. Smotrickij, *Грамматики словенския правильная синтагма... (Syntaxe régulière de la grammaire slave...)*, Vilno, 1619 ; cet ouvrage devint vite en Russie la grammaire slavonne la plus connue et fut plusieurs fois rééditée jusqu'en 1721 ; elle a fait l'objet de nos jours d'une réédition : O. Horbatsch (éd.), *Грамматики словенския правильная синтагма...*, Frankfurt am Main, Kubon und Sagner, 1974.

références constantes à une tradition byzantine orientale figée[20]. Il est évident cependant que ce « savoir grec » était tout relatif et bien moindre que le *savoir latin* qui régnait en Occident ; si la tradition latine catholique connaît des grammaires latines rédigées en langue vernaculaire dès le début du XII[e] siècle il n'y eut pas en Russie de grammaire grecque en slavon avant le XVI[e] siècle[21], en russe avant le XVIII[e] siècle et, bien sûr, ni Renaissance ni Réforme. Car le fait que dès les origines la christianisation se soit opérée en slavon a dispensé le clergé de l'étude des langues et cultures antiques, entraînant du coup un décalage culturel évident avec l'Occident[22]. La modernisation entraîna l'effondrement de l'équilibre linguistique qui se maintenait en Russie, en partie parce que le slavon était inapte à répondre aux énormes besoins terminologiques qui apparurent alors. Dès lors la Russie moderne devait se tourner vers un *savoir latin* occidental dynamique, évolutif, qui, par la force des choses, était avant tout un *savoir allemand.*

IV. LES XVII-XVIII[e] SIECLES : LE RÔLE DE L'ALLEMAND ET DES ALLEMANDS DANS LA CONCEPTUALISATION DU RUSSE

1. Pionniers allemands

Face au fait que le champ de la réflexion linguistique était accaparé en Russie par le slavon, les premiers témoignages et descrip-

---

20. Dès la formation de l'Etat russe kiévien, la référence constante est Byzance et l'hellénité avec lesquelles on rivalise et que l'on se propose de surpasser ; voir des textes célèbres comme la légende de saint André dans la *Chronique des temps passés* où l'apôtre prédit que la splendeur de Kiev l'emportera sur celle de Byzance, ou le *Dit de la loi et de la grâce* du métropolite Ilarion, exaltation du christianisme russe, où Vladimir le Saint est comparé à Constantin le Grand. On connaît aussi la théorie de la « Troisième Rome » qui exaltait le rôle de Moscou, légataire de l'héritage de Byzance après sa chute en 1453, thèse renforcée par le mariage en 1472 d'Ivan III avec Zoé Paléologue, nièce du dernier empereur byzantin.

21. Adelphotes, *Грамматика доброглаголивого еллинословенского языка, совершенного искуства осми частей слова...*, L'vov, 1591 ; cette traduction étati bien sûr liée au travail de révision des textes liturgiques traduits du grec. On peut y ajouter la traduction slavonne de la grammaire grecque attribuée par la tradition à saint Jean Damascène et qui aurait été réalisée au X[e] siècle par Jean, hiérarque de Bulgarie ; la copie la plus ancienne datait du XV[e] siècle : *Книга философскаа о осми частех слова (Traité de philosophie sur les huit parties du mot).*

22. Le fait que le grec ait disparu du programme des lycées russes au début du XX[e] siècle en même temps que la place du latin était réduite montre bien que les humanités n'ont jamais occupé en Russie la place qu'elles avaient chez nous.

tions du russe ne pouvaient être le fait que d'étrangers, surtout des Allemands par la force des choses.

Or il se trouve que, confrontés aux nécessités de la communication, des Allemands avaient déjà beaucoup fait pour l'étude, la description et la mise en valeur de la langue russe. En 1549, la relation faite par l'ambassadeur du Saint-Empire Sigismund von Herberstein (1486-1566) de ses deux séjours à Moscou en 1516 et 1526 *Rerum Moscoviticarum. Commentarii*[23] renfermait déjà des témoignages sur le russe parlé de l'époque, témoignages d'autant plus sûrs que l'auteur, natif d'Innerkrain, avait été familier dans son enfance d'une autre langue slave, le slovène[24].

Mais, encore plus essentiel, est le fait que ce fut un Allemand, Wilhelm Ludolf, déjà cité, qui composa en latin en 1696 la première grammaire de la langue russe qu'on ait jamais connue, la célèbre *Grammatica russica,* suite à un séjour d'un an et demi en Moscovie ; Ludolf, qui avait été diplomate au service du royaume de Danemark, était polyglotte ; il avait fait l'effort d'assimiler le russe pour un séjour qui devait avoir comme but secret l'œcuménisme ou le prosélytisme car Ludolf était un piétiste fervent[25]. Cette formation de linguiste lui permit pour la première fois dans l'histoire de bien faire la différence entre russe et slavon[26] et il avait conscience d'être en la matière, « *in re nondum tentata* »[27] un pionnier.

---

23. Cet ouvrage devait avoir un grand succès en Europe et une traduction italienne parut à Venise en 1550, une allemande à Vienne en 1557 ; cette dernière version a été republiée récemment : S. von Herberstein, *Das alte Rußland*, Zürich, 1984.
24. Voir A.I. Isačenko, « Herbersteiniana I », *Zeitschrift für Slavistik*, 2, 1957, pp. 321-346 ; « Herbersteiniana II », *ibid.*, pp. 493-512. (articles reproduits in A.I. Isačenko, *Opera selecta*, München, Wilhelm Fink Verlag, 1976, pp. 116-164) ; A.I. Issatschenko, *Geschichte der russischen Sprache*, I, Heidelberg, 1980, Carl Vinter Universitätsverlag, pp. 273-282.
25. Voir J.S.G. Simmons, « H.W. Ludolf and the Printing of his *Grammatica Russica* at Oxford in 1696 », *Oxford Slavonic Papers*, 1, 1950, pp. 104-129.
26. Voir B.O. Unbegaun, « Russian Grammars before Lomonosov », *Oxford Slavonic Papers*, 8, 1958, pp. 100-105 ; S.P. Obnorskij, « Русская грамматика Лудольфа 1696 » (La grammaire russe de Ludolf de 1696), in id., *Избранные работы по русскому языку (Travaux choisis sur la langue russe)*, Moscou, 1960, pp. 144-162 ; J.A. Dunn, « What was Ludolf writing about ? », *The Slavonic and East European Review*, 71, 2, 1993, pp. 201-216.
27. B.O. Unbegaun (éd.), *Henrici Wilhelmi Ludolfii Grammatica Russica Oxonii A. D. MDCXCVI*, *op. cit*, p. [ix].

2. Les publications germano-russes et leur rôle dans l'affirmation de la dignité du russe, langue nationale

Le besoin de communication avec le monde occidental s'était fait sentir dès le début du XVII[e] siècle ; un témoignage tangible en est l'existence de recueils de traductions des gazettes occidentales dont les tsars confiaient la réalisation à leur bureau de traduction et qui devaient leur permettre de s'informer de ce qui se passait à l'Ouest. Or l'étude de ces recueils appelés en russe *vesti-kouranty* a montré qu'ils introduisaient déjà quantité d'emprunts dans la langue russe et que ces emprunts venaient majoritairement de l'allemand[28]. Il y eut aussi des ouvrages entiers traduits, par exemple le manuel sur l'art d'utiliser l'infanterie de Walhausen *Kriegskunst zu Fuss* en 1647. Il faut donc admettre que la majorité des textes traduits étaient allemands et que c'est par rapport à cette langue que la prise de conscience du système grammatical du russe a pu commencer à s'opérer intuitivement à la faveur de l'exercice de la traduction.

Les réformes de Pierre le Grand multiplièrent ensuite les besoins en manuels, lexiques et autres ouvrages destinés à faciliter la communication avec l'Occident auquel on s'ouvrait par la traduction dans tous les domaines. Il fallait aussi bien permettre aux russophones de s'initier aux langues occidentales qu'aux étrangers d'apprendre le russe. L'allemand, bien sûr, occupait ici la place la plus importante, envahissant alors le lexique russe au point que celui-ci serait aujourd'hui pour un dixième germanique[29] ; on a remarqué aussi qu'au XVIII[e] siècle le rejet du verbe en fin de proposition est devenu beaucoup plus fréquent sous l'influence conjuguée de toutes

28. Voir R. Schibli, *Die ältesten russischen Zeitungsübersetzungen (vesti-kuranty) 1600-1650*, Berne, Peter Lang, 1988 (Slavica Helvetica) ; G. Osterhaard, « Роль западноевропейских заимствований в сложении терминологической системы военного словаря XVII века : *рота-компания* (на материале 'Вестей-курантов' 1600-1650 гг.) » (Le rôle des emprunts faits aux langues occidentales dans l'élaboration du système du lexique militaire russe au XVII[e] siècle : *рота-компания*/ à partir des « Vesti-kuranty » des années 1600-1650), *Scando-slavica*, Copenhague, 40, 1994, pp. 229-243.

29. A titre de comparaison la proportion serait en polonais de 15 à 20 % (cf. D. Dorošenko, « Deutsche Elemente im Ukrainisch », *Germanoslavica*, Prague, 2, 1931-1932, p. 250).

les traductions opérées à partir du latin et de l'allemand[30] ; et on peut dire que, par ricochet, tout ce qu'on publia en Russie dans ce domaine didactique germano-russe favorisa l'élaboration, la fixation en cours du russe et sa grammatisation car le slavon n'était plus ici d'aucune utilité. En même temps, tout ce qui était destiné aux étrangers conférait au russe une dignité nouvelle puisqu'il devenait du coup objet d'apprentissage. C'est ainsi qu'un collaborateur de Pierre le Grand, un certain Kopijewitz, fit paraître à Amsterdam en 1700 un *Nomenclator in lingua latina, germanica et russica* ; il commit ensuite un *Manuel de grammaire slavo-russe* paru en 1706 à Stolzenberg près de Danzig[31], qui incluait un lexique russo-latino-allemand. Dans le même ordre d'idées, l'Académie des Sciences republia en 1731 à Saint-Pétersbourg le dictionnaire allemand-latin de Weismann auquel on avait ajouté des équivalents russes et qui devenait du coup un dictionnaire trilingue[32] ; par ailleurs, en appendice, figurait la troisième grammaire du russe venant après celles de Ludolf et Kopijewitz, celle de Vassili Adodourov, rédigée en allemand : *Anfangs-Gründe der Russischen Sprache.* Adodourov (1709-1778) était mathématicien, traducteur officiel auprès de l'Académie des Sciences ; on peut dire que sa grammaire conférait au russe une dignité nouvelle en le mettant sur le même plan, comme le dictionnaire de Weismann nouvelle formule, que le prestigieux latin et l'allemand, langue de la modernité. Des Allemands continuèrent d'ailleurs de composer des grammaires ou des lexiques du russe au XVIII[e] siècle et même si ces travaux demeurèrent à l'état de manuscrits, ils étaient néanmoins suffisamment connus pour pouvoir influencer la grammatisation en cours du

30. Communication de Jean Breuillard, auteur de la thèse « N.M. Karamzin et la formation de la langue littéraire russe » soutenue à l'Université de Paris-Sorbonne le 3 mars 1994 ; voir aussi J. Johannet, « Le style nominal en russe dans la langue administrative du XVIII[e] siècle », *Revue des études slaves*, LXII/1-4, 1963, p. 105.

31. *Руководение в грамматику во славяно-российскую. Manuductio in grammaticam in Sclavonico Rossenaam (Manuel de grammaire slavo-russe)* ; la personne de l'auteur demeure énigmatique, on pense qu'il aurait été biélorussien, ce que suggère l'abondance des biélorussismes du texte. Cette grammaire, fortement imitée de celle de Smotritski, très éclectique, est peu fiable. Elle a été reproduite de nos jours : B. Unbegaun (éd.), *Drei russische Grammatiken des 18. Jahrhunderts*, München, Wilhelm Fink Verlag, 1969, pp. 1-73.

32. *Teutsch-Lateinisch- und Russisches Lexicon, samt denen Anfangs-Gründen der Russischen Sprache. Zu allgemeinen Nutzen bey der Kayserl. Academie des Wissenschaften zum Druck befördet*, Sankt-Petersburg, 1731, [iv] + 788 + 48 p.

russe. On a conservé ainsi cinq grammaires de ce type[33]. Citons ici parmi d'autres la grammaire du pasteur Johann Ernst Glück (1652-1705) écrite en allemand en 1703-1704 ; il enseignait l'allemand au lycée du Faubourg des étrangers à Moscou et traduisit par ailleurs la Bible en russe[34] ; il a contribué à mettre au point la métrique du vers russe en écrivant des poésies russes sur le modèle du vers tonique allemand. Il y eut aussi la grammaire de Joachim Christoph Stahl *Rudimentae linguae Russicae*, composée en latin en 1745 à la demande de piétistes de Halle[35]. Le manuscrit du lexique russe-allemand qui fut peut-être composé en 1731 par Christian Gottlieb Wolf, vraisemblablement originaire de Transylvanie, n'est pas moins célèbre car il consigne des formes du parler moscovite de l'époque[36]. Toutes ces grammaires, certes, s'en tenaient pour l'essentiel au modèle latin de Scaliger ou au modèle allemand illustré par les grammaires classiques de Justus Schottel (1663) et Bödiker (1690) ; cependant elles devaient bien tenir compte des spécificités du russe. Il faudrait ajouter que l'invasion de termes étrangers, en majorité allemands, dans le lexique du russe suscita l'éclosion de répertoires et dictionnaires des mots étrangers qui ne pouvaient que favoriser à terme l'essor d'une lexicographie proprement nationale[37].

---

33. Voir B.A. Uspenskij, « Доломоносовские грамматики русского языка (итоги и перспективы) » (Les grammaires du russe d'avant Lomonosov : conclusions et perspectives), in *Доломоносовский период русского литературного языка (La période qui a précédé Lomonosov dans la langue russe)*, *Slavica Suecana*, Stockholm, Series B, vol. 1, 1992, pp. 63-169 ; on ajoutera à la liste qui figure ici la grammaire du Saxon Iohann Werner Pause (1670-1735), cf. D.E. Mixal'či, « О грамматике И. В. Пауce (1670-1735) » (A propos de la grammaire de I. V. Pause), in *Actes du X^e Congrès International des Linguistes. Bucarest, 28 août-2 septembre 1967*, 2, Bucarest, 1970, pp. 267-273.
34. Sa grammaire vient d'être éditée : J. E. Glück, *Grammatik der russischen Sprache (1704)*, Hrsgb. und mit einer Einleitung versehen von H. Keipert, B. Uspenskij und V. Živov, Köln-Weimar-Wien, Böhlgar, 1994, 402 p.
35. Voir B.A. Uspenskij, « Доломоносовские грамматики русского языка (итоги и перспективы) » (Les grammaires du russe d'avant Lomonosov : conclusions et perspectives), in *Доломоносовский период русского литературного языка* (*La période qui a précédé Lomonosov dans la langue russe*), *op. cit.*, pp. 63-169.
36. Voir T. van den Baar, « The Christian Wolf Russian-German Manuscript Lexicon », *Dutch Contributions to the 6-th International Congress of Slavicists*, Den Haag, Mouton, 1968, pp. 11-32.
37. Voir R. Comtet, « La tradition russe des dictionnaires des mots étrangers », *Slavica occitania*, Toulouse, 1, 1995, pp. 25-47.

A l'inverse, les grammaires et manuels d'allemand à l'usage des russophones se multiplièrent en Russie ; on dénombrerait ainsi dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle une douzaine de grammaires, le même nombre d'abécédaires, quatre manuels de conversation, six dictionnaires...[38] Les chiffres sont certes plus élevés pour le français, mais cela peut être interprété *a contrario* comme la preuve d'une meilleure connaissance de l'allemand en Russie. Et bien évidemment, comme toujours, l'effort de conceptualisation fait pour mettre une langue étrangère à la portée des locuteurs indigènes ne pouvait pas ne pas engager une réflexion sur le russe ; un bon exemple est le terme de « parties du discours » (*tchasti retchi* = *Redeteile*), acclimaté en russe par la *Grammaire allemande* de Martin Schwanwitz[39]. Ce même Schwanwitz, professeur de langues au lycée de l'Académie, rédigeait d'ailleurs à la même époque une grammaire du russe destinée aux étrangers, un *Compendium Grammaticae Russicae* dont on vient seulement de découvrir le manuscrit[40].

3. Réaction contre l'allemand et affirmation de l'identité de la langue russe

Pierre le Grand, conscient de la nécessité de normer le russe, avait cru pouvoir confier cette mission à une Académie des sciences qu'il créa sur le modèle de l'Académie française et qui vit le jour quelques mois après sa mort ; la finalité de cette institution était de développer, de guider et de couronner l'instruction en Russie ; on attendait d'elle en particulier « l'étude de la langue russe, la sauvegarde de sa pureté, la rédaction pour elle d'une grammaire et d'un dictionnaire ». Mais, par la force des choses, ce ne furent que des étrangers, en majorité des Allemands, qui y siégèrent ; le pre-

38. Voir S. K. Bulič, *Очерк истории языкознания в России (Essai d'histoire de la linguistique en Russie)*, 1, SPb., 1904 - Nachdruck und Nachwort von H. Keipert, München, Otto Sagner, 1989, pp. 341-345.

39. M. Švanvic, *Грамматика немецкого языка (Grammaire de l'allemand)*, Saint-Pétersbourg., 1730.

40. Voir H. Keipert, « Русская грамматика М. Шванвитца 1731 г. (Предварительные замечания о рукописи БАН Ф. Н. 250) » (La grammaire russe de M. Schwanwitz de 1731 [Remarques préliminaires sur le manuscrit BAN F. N. 250]), in *Доломоносовский период русского литературного языка*, *op. cit.*, pp. 213-234.

mier président était ainsi Lorenz Blumentrost, élève de Iohann Werner Pause ; il faut ajouter qu'au sein de cette docte assemblée les philologues eux-mêmes se préoccupèrent fort peu du sort de la langue russe puisque tous les débats s'y déroulaient dans la langue de Goethe ou en latin ; ils ne se laissaient guider que par les critères de la science allemande de l'époque, non sans mépriser les premiers intellectuels russes, visant plus ou moins explicitement à un monopole sur le haut savoir ; dans son autobiographie rédigée à la fin de sa vie à Göttingen August-Ludwig Schlözer, éditeur de la Chronique de Nestor, évoquait fort bien cette situation paradoxale : « Pendant ses trente-cinq premières années, l'Académie n'était remplie que d'étrangers, parmi lesquels, à part Müller, personne ne connaissait le russe. [...] Et Müller lui-même reconnaît franchement qu'au bout de sa septième année de son service d'*adjunkt*, en 1773, il était encore incapable de lire une œuvre en russe, et devait recourir à un traducteur. »[41] Force fut à l'impératrice Elisabeth de remédier à ce état de fait en créant une structure parallèle à finalité linguistique, l'« Assemblée russe près l'Académie des Sciences » (*Rossiskoïé sobranié)* à l'initiative de ce même Adodurov et de l'illustre Vassili Trediakovski (1703-1769), poète et linguiste, qui, ce n'est peut-être pas un hasard, avait été l'un des rares Russes à faire ses études en France au XVIII[e] siècle comme nous l'avons déjà rappelé. Elisabeth fit nommer aussi d'autorité en 1745 à l'Académie Lomonossov, Trediakovski et Kracheninnikov, en imposant l'usage des seules langues russe et latine (mais l'allemand devait revenir en force sous Catherine) et en réservant aux seuls Russes les postes d'adjoints. Le point final fut mis en 1783 avec la fondation de l'Académie russe à Saint-Pétersbourg, sur le modèle de l'Académie française, qui se donnait pour but l'« étude de la langue et de la littérature russes », la publication d'un dictionnaire et d'une grammaire de la langue russe ainsi que l'arbitrage des problèmes lexicographiques litigieux. Et on ne relève dès lors parmi ces nouveaux académiciens que des noms purement russes.

Tout cela contribua à alimenter parmi les élites russes une réaction de rejet qui a laissé des traces profondes ; c'est ainsi qu'en 1950, en pleine période jdanovienne, le célèbre mathématicien suisse Leonhardt Euler, membre de l'Académie de 1727 à 1741 et

41. Cité d'après J. Breuillard et Iou. Polouektov, « Vassili Trediakovski (1703-1709), Samuel Bochard et l'origine des Russes », *la Revue russe,* 6, 1994, p. 47.

de 1766 à 1783 devait être revendiqué comme Russe par les Soviétiques[42]. Pour revenir au XVIII[e] siècle, on connaît bien le jugement sans appel du publiciste Ivan Posochkov, ferme soutien de la politique nationale de Pierre le Grand, dans son *Testament d'un père* : « Nous n'avons aucune raison de considérer les Allemands : ils nous grugent, volent notre argent et jamais ne nous disent la vérité. »[43] La critique est plus légère dans la comédie de Fonvizine *Le mineur* écrite en 1782 où l'accent tudesque du précepteur Vralmann est tourné en dérision. Mais la veine nationaliste se retrouve dans l'article de l'écrivain Aleksandre Soumarokov (1717-1777) écrit en 1759 « A propos de l'élimination des mots étrangers de la langue russe »[44] où, par la force des choses, ces mots sont avant tout allemands (ceci n'a pas empêché cependant l'écrivain de s'inspirer de la dramaturgie de l'*Aufklärung*, de Gottsched et autres, autant que des classiques français dans ses tragédies...). Pas moins révélateur est le traité sur l'orthographe écrit par Vassili Trediakovski en 1748, *Dialogue sur l'orthographe ancienne et nouvelle entre un étranger et un Russe*[45]. Le slavisant français Jean Breuillard a pu écrire à ce propos : « [...] l'interlocuteur de l'auteur n'y est pas, comme chez Fontenelle, une marquise, mais un étranger, comme si, à partir de Trediakovski, le discours sur la langue en Russie semblait ne pouvoir se tenir que sous le regard de l'étranger. »[46] Il n'y a pas grand risque ici à avancer que cet « étranger », c'est surtout un Allemand ; c'est ainsi que l'identité linguistique russe, comme l'identité nationale russe moderne, s'est construite alors, au XVIII[e] siècle, peu à peu, à partir de ces repères constrastifs que lui fournissait la culture germanique. Cette revendication identitaire s'exprima dans les années 1760 dans des textes de Trediakovski et Soumarokov écrits pour réfuter la théorie « normande » des origines de l'état russe en

---

42. Voir V. Bolxovitinov, A. Bujanov, V. Zaxarčenko, G. Ostroumov, *Рассказы о русском первенстве (Récits sur la supériorité russe)*, Moscou, 1950, p. 37. (cité d'après A. Baudin et L. Heller, « La "question russe" et la littérature », in M. Niqueux, *op. cit.*, p. 133, n. 3).
43. *Завещание отеческое*, cité d'après S.P. Obnorskij et S.G. Barxudarov, *Хрестоматия по истории русского языка (Chrestomathie d'histoire de la langue russe)*, Moscou, 1948, p. 7.
44. « О истреблении чужих слов из русского языка ».
45. *Разговор между чужестранным человеком и российским об орторафии старинной и новой.*
46. *Bulletin d'information de la Société d'Histoire et d'Epistémologie des Sciences du Langage SHELS* Paris, 1993, 31, p. 53.

démontrant que la langue slave et la nation russe sont parmi les plus anciennes en Europe. C'est ce à quoi Trediakovski s'emploie dans ses *Trois considérations sur les trois antiquités principales de la Russie*, publiées en 1773[47] ; sur la base d'étymologies fantasmagoriques, l'auteur affirmait désormais, en un renversement de perspective saisissant, que le germanique descendait du slave ou « slovensque » (*slovenski iazyk*) : « La langue la plus ancienne de tout l'Est, et de tout le Nord de l'Europe, c'est le "slovensque" qui a eu pour héritiers, en ligne directe, le slavon, le slavo-russe, le polonais, le tchèque, le dalmate, le serbe, le bulgare, le croate, la langue de la Rascie et beaucoup d'autres parlers ; il est aussi l'ancêtre, mais indirect, de toutes les langues teutoniques et cimbriques. »[48] Trediakovski ne faisait ainsi qu'aller au devant des désirs de Catherine II qui jouait aussi avec les étymologies pour mettre la Russie aux origines de l'histoire européenne[49]. C'est en effet une époque où la langue doit donner la clé de l'identité nationale et où elle est l'objet de la sollicitude constante de l'Etat. On relèvera au passage que Trediakovski rattachait le nom de l'Allemagne, en russe *Guermania*, avec le /g/ initial prononcé à l'époque comme une fricative, au mot russe *iarmo* désignant le joug : on voit là tout un programme... Ce souci de conférer au russe en même temps qu'à la Russie les titres de noblesse d'une haute antiquité est du reste récurrent dans l'histoire du pays, à la même époque on pouvait voir Trediakovski rompre des lances contre l'académicien de Saint-Pétersbourg Gottlieb Siegfried Bayer (1694-1738) qui avait fondé la « théorie normande » (donc germanique) sur les origines de l'Etat russe.

47. *Три рассуждения о трех главнейших древностях российских.*
48. Cité d'après A. Martel, *Michel Lomonosov et la langue littéraire russe*, Paris, Honoré Champion, 1933, pp. 22-23 ; voir aussi J. Breuillard et Iou. Polouektov, « Vassili Trediakovski (1703-1709), Samuel Bochard et l'origine des Russes », art. cit., pp. 45-58.
49. Voir M. Raeff, « The Empress and the Vinerian Professor : Catherine II's Projects of Government Reforms and Blackstone's *Commentaries* », *Oxford Slavonic Papers*, VII, 1974, pp. 18-19. Ce goût d'époque pour les étymologies se marque aussi dans la commande faite par Catherine à Backmeister et Nikolai de chercher la patrie d'origine des Slaves en interrogeant la toponymie mondiale.

4. Lomonossov et la naissance d'une véritable grammaire nationale du russe

Le terrain était désormais prêt pour la naissance d'une véritable grammaire nationale du russe ; ce devait être la contribution essentielle de Mikhaïl Lomonossov (1711-1765), esprit universel, avec sa célèbre *Grammaire russe* parue en 1755[50]. L'introduction montrait bien que l'étalon de la russité était désormais l'Europe avec laquelle on rivalisait alors qu'autrefois, c'était par rapport à Byzance que l'on se positionnait ; on voit effectivement Lomonossov exalter la langue russe : « Charles Quint, empereur romain, avait coutume de dire que pour parler avec Dieu la meilleure langue est l'espagnole, avec ses amis la française, avec ses ennemis l'allemande, et avec les femmes l'italienne. Mais s'il avait connu la langue russe, il aurait certainement ajouté qu'elle convient pour parler avec tout le monde. Car il aurait trouvé en elle la magnificience de l'espagnole, la vivacité de la française, la force de l'allemande, la douceur de l'italienne, et surtout la richesse et l'énergique concision propre aux langues grecque et latine. »[51] Mais ailleurs, en 1757, il a réservé un sort particulier à l'allemand ; tout d'abord, l'allemand n'a accédé au statut de langue littéraire qu'à partir de la Réforme : « Mais lorsque le peuple allemand s'est mis à lire les livres saints et à écouter le service divin dans sa langue, alors sa richesse a été multipliée et des écrivains habiles ont fait leur apparition. »[52] Le propos sous-entendu est clair : alors que les Allemands ont dû attendre la Réforme pour émanciper leur langue, les Russes avaient dès leur évangélisation traduit la divine liturgie en slave accessible à tous. Plus loin, cette défense et illustration se poursuit : « Le peuple russe, qui habite sur un très grand espace, s'exprime partout en une langue que chacun comprend, que ce soit à la ville ou à la campagne. C'est le contraire dans certains autres états, par exemple en Allemagne où le paysan bavarois ne comprend guère celui du Mecklembourg, pas plus que celui du Brandebourg ne comprend celui de la Souabe, bien que tous appartiennent au

50. M.V. Lomonosov, *Российская грамматика*, Saint-Pétersbourg, 1755.
51. Cité d'après M.I. Lomonosov, *Полное собрание сочинений (Oeuvres complètes)*, Moscou-Leningrad, 7, 1952, p. 391.
52. *Предисловие о пользе книг церковных в российском языке (Préface sur l'utilité des livres liturgiques dans la langue russe)*, in *ibid.*, p. 588.

peuple allemand. »[53] Lomonossov s'appuyait là sur son expérience directe ; alors qu'il était encore étudiant à Saint-Pétersbourg, il avait été envoyé en Allemagne en 1735 avec une bourse du tsar à l'Université de Marburg puis à celle de Freiberg en Saxe ; il ne devait rentrer en Russie qu'en 1741. L'une des missions qu'on lui avait confiées consistait à « acquérir des connaissances en russe, allemand, latin et français suffisantes afin de pouvoir couramment parler et écrire en ces langues », mission dont il s'acquitta parfaitement. A Marburg il suivit l'enseignement de Christian Wolff qui le marqua durablement. Wolff, disciple de Leibnitz, réduisait toutes les connaissances à un système logique universel et nous retrouvons effectivement dans la *Grammaire russe* de Lomonossov une orientation logiciste. Une importante première partie, intitulée « De la parole humaine en général » décrit en effet les principes universels de construction des énoncés dans toutes les langues du monde (« La grammaire générale est l'analyse du langage humain [...] »[54]) alors que le reste de l'ouvrage est consacré à l'étude du russe, dégagé intuitivement de la gangue du slavon en tant que langue particulière. On voit donc ici s'affirmer l'influence de Wolff en même temps que celle de la *Grammaire générale et raisonnée* de Port-Royal[55] qui inspirait alors toutes les grammaires des langues européennes ; cette grammaire générale, ou philosophique, datant en fait de la Renaissance, postulait qu'il y avait une structure immanente, une sorte de métalangage universel auquel les langues particulières ne faisaient que s'adapter ; mais cette influence de la grammaire générale philosophique s'exerçait dans le cas présent à travers le relais culturel allemand. Il faut encore relever que Christian Wolff avait été le premier à enseigner en allemand la philosophie qui était alors le dernier bastion du latin ; cette dualité, grammaire générale en même temps que défense d'une langue particulière, se retrouve donc bien chez Lomonossov.

Celui-ci fera publier sa *Grammaire* en allemand[56], vérifiant soigneusement la traduction et ajoutant certains développements, ce

53. *Ibid.*, p. 590.
54. *Российская грамматика, op. cit.*, p. 420.
55. La *Grammaire générale et raisonnée* d'Arnaud et Lancelot avait été publiée en 1660.
56. *Russische Grammatik verfasset von Herrn Michael Lomonosow... aus dem russischen übersetzt von I.-L. Stavenhagen*, St. Petersburg, 1764 ; l'ouvrage a fait

qui prouve pour le moins combien il tenait à être reconnu en Allemagne où il devait considérer que résidaient ses interlocuteurs privilégiés.

5. A.A. Barssov et la troisième grande grammaire russe du XVIII[e] siècle

La fin du XVIII[e] siècle devait connaître une troisième grammaire russe marquante venant après celles d'Adodourov et Lomonossov ; nous envisageons ici la *Grammaire russe* d'Anton Alexeïevitch Barssov (1730-1791), professeur à l'Université de Moscou, écrite en1783-1786 ; cet ouvrage fut publié seulement en 1981[57] mais une version abrégée, attribuée généralement à Barssov, en avait fait connaître l'essentiel à l'époque[58] cependant que le texte manuscrit, déposé à l'Académie des sciences, était connu et a exercé une influence profonde sur la pensée grammaticale russe (voir par exemple Bouslaev). La naissance de cette grammaire est liée d'assez près aux pays germaniques ; notons tout d'abord que Barssov était membre honoraire de la Société des études latines de Iéna (Societas latinas Jenensis).

La grammaire de Barssov est née de la réforme de l'instruction publique entreprise par Catherine II dès 1780 avec l'idée d'établissements ouverts à toutes les classes de la société à la seule exception des serfs avec des programmes rénovés. Le modèle devait en être le système d'éducation mis au point en Autriche sous le règne de Marie-Thérèse. Et la tâche de rédiger une grammaire faite dans cette esprit fut finalement confiée à Barssov avec comme point de départ la grammaire utilisée dans les établissements scolaires d'Autriche[59]. Barssov devait aboutir à un ouvrage beaucoup trop ambitieux au regard de sa finalité et qui ne put donc être publié.

---

l'objet d'une réédition à Munich, aux éditions Otto Sagner en 1980 dans la série *Specimina Philologia Slavicae*, 27.

57. A.A. Barsov, *Российская грамматика* (*Grammaire russe*), éd. B.A. Uspenskij, Moscou, 1981, 776 p. Traduction en anglais : A. Barsov, *The Comprehensive Russian Grammar*, Columbus, Ohio, 1980.

58. [A. Barsov], *Кратκие правила российской грамматики (Règles concises de la grammaire russe)*, Saint-Pétersbourg, 1771.

59. *Verbesserte Anleitung zur deutschen Sprachlehre. Zum Gebrauche der deutschen Schulen in den kaiserlichen königlichen Staaten*, Wien, 1779.

Dans son ouvrage Barssov se réclame de son illustre prédécesseur Lomonossov en même temps que du grammairien français Court de Gébelin et de l'Allemand Johann Christoph Adelung (1732-1806) : « [...] Les philologues les plus avancés qui portent sur les propriétés, les parties et les règles de la grammaire un regard philosophique, le déclarent, que ce soit dans leur grammaire de façon générale, dans leur syntaxe en particulier, directement et franchement, ou bien de façon allusive et détournée, comme Monsieur Court de Gébelin dans son analyse du français, ou Monsieur Adelung pour l'allemand, ou chez nous Monsieur Lomonossov qui l'a proposé, bien avant ces éminents grammairiens, certes de façon un peu détournée, dans son introduction à sa Grammaire russe [...] »[60].

On retrouve effectivement chez Barssov l'influence de Johann Adelung dont on redécouvre actuellement l'œuvre[61]. Si, pour la postérité, celui-ci est surtout demeuré comme l'auteur du *Mithridates*, description de toutes les langues du monde, ce sont plutôt ses œuvres de germanistique qui ont pu influencer Barssov[62]. Dans la *Grammaire allemande à l'usage des écoles dans les territoires prussiens* (1781)[63] se marquait le souci d'Adelung d'unifier l'allemand et d'établir une norme à partir de l'« allemand de Meissen », de haut niveau, d'élégance et de bon goût. On sait que Goethe avouait consulter le manuel d'Adelung quand il hésitait sur certains points particuliers de langue. Par ailleurs, Adelung s'en tenait à une conception logique de la langue qui lui faisait calquer les faits d'une langue particulière, l'allemand, sur les lois de la logique universelle. Tout cela, en même temps que l'héritage de Lomonossov et de celui de Port-Royal, se retrouve chez Barssov : conception logique de la grammaire, surtout dans le domaine de la syntaxe, et souci de promouvoir le russe en établissant une norme (on sait par

60. A.A. Barsov, *op. cit.*, p. 153.
61. Voir B. Nehrlich (éd.), *Anthologie de la linguistique allemande au XIX^e siècle*, Münster, 1988, trad. de l'allemand, pp. 31-36.
62. Voir P. Kosta, « Zum Einfluß des *Umständlichen Lehrgebäudes* von J. Chr. Adelung auf die *Rossijskaja grammatika* (1783-88) von A.A. Barsov. Anfang der funktionalen Satzperspektive in Rußland », in J. Biedermann et G. Friedhof (éds.), *Texts and studies on Russian Universal Grammar*, III, München, Verlag Otto Sagner, 1988, pp. 120-126.
63. *Umständliches Lehrgebäudes der deutschen Sprache*, Leipzig, 1782.

ailleurs que Barssov avait été l'un des premiers à faire ses cours en russe et non en latin à l'Université de Moscou).

V. LE XIX^e SIÈCLE : ASPIRATIONS CONTRADICTOIRES À L'UNIVERSALITÉ ET À LA SPÉCIFICITÉ

1. Le modèle germanique de la recherche linguistique en Russie

La linguistique, science phare du XIX^e siècle, a été surtout allemande jusqu'aux années 1860, servie par le Romantisme, la renaissance nationale exprimée à travers l'adéquation posée entre langue et nation et un réseau d'universités fantastiquement efficace et prestigieux[64] ; à la même époque, et pour de longues années, « la France alors est littéralement bloquée vis-à-vis de la science nouvelle, à cause de sa tradition culturelle nourrie de Port-Royal »[65]. Le prestige de l'Allemagne linguistique est effectivement inégalé, pensons à de Saussure qui alla faire ses études à Leipzig et qui parlait de la science linguistique comme « née en Allemagne, développée en Allemagne, chérie en Allemagne par une innombrable catégorie d'individus »[66]. Le modèle universitaire allemand a été calqué en Russie, on le retrouve dans les universités de Moscou (1755), Kazan (1804), Kharkov (1805), Saint-Pétersbourg (1819), Kiev (1834), Odessa (1865), cependant que la vieille université germanophone de Dorpat en Estonie fut réorganisée en 1802. Les Russes ont donc tout naturellement articulé leur linguistique avec

64. A la même époque la France subissait le système napoléonien étroitement utilitaire des grandes écoles et l'Université, avant le sursaut né du désastre de la guerre de 1870, était en pleine décadence : « L'écart entre les Universités allemande et française s'est creusé. En Allemagne, l'enseignement s'adresse à un public spécialisé d'étudiants, contrôlés par des examens sur programmes, sanctionnés par des titres reconnus. En France, les facultés de lettres, figées dans leur corporatisme et leur routine, refusent toute réforme [...] » (G. Bergougnoux, *Aux origines de la linguistique française*, Paris, Pocket, 1994, p. 28).

65. G. Mounin, *Histoire de la la linguistique des origines au XX^e siècle*, Paris, PUF, 1967, p. 182.

66. « Notes inédites de F. de Saussure (10) », in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, Genève, 12, 1954, p. 59.

cette linguistique germanique qui était la référence obligatoire à l'époque.

2. La grammaire générale ou philosophique

En Allemagne, au XVIII[e] siècle, il y avait eu un renouveau de la philologie classique et des humanités (*humanitates*) ; Friedrich Wolf (1759-1824) y introduisit le terme de « philologie » pour désigner la science de l'Antiquité, mais l'histoire du langage n'était toujours conçue que comme science auxiliaire de l'histoire de la littérature. C'est au siècle suivant qu'on sépare l'histoire de la « philologie » proprement dite grâce à Hermann Usener (1834-1905), Erwin Rode (1845-1898), Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff (1848-1931). Les études sur la langue continuaient à s'inspirer tout naturellement de la grammaire générale ou philosophique, mise en forme par Port-Royal à la fin du siècle précédent et qui prenait comme modèle le latin. Dans l'idéal classique, en effet, l'étude du latin, d'une grammaire inspirée du latin, faisait accéder à la qualité universelle de l'homme. L'enseignement des langues en Russie restera au XIX[e] siècle longtemps dominé par le latin et le grec. Cette conception de la grammaire a pénétré en Russie surtout à travers le filtre allemand comme nous avons pu le vérifier au XVIII[e] siècle chez les deux grands grammairiens Lomonossov et Barssov. Elle va connaître un regain d'influence au début du XIX[e] siècle, aidée dans les universités par l'arrivée de nombreux professeurs allemands de philosophie ainsi que par l'intérêt pour cette discipline manifesté par les étudiants russes inscrits alors dans les universités allemandes. C'est ainsi que l'enseignement idéaliste de Kant, Fichte et Schelling va redonner une nouvelle vigueur en Russie à la grammaire générale au point que celle-ci va y dominer largement la grammatologie russe au début du siècle, mais nous verrons que ce sera son chant du cygne.

Le couronnement de ces influences fut le choix officiel de la grammaire générale pour l'enseignement de la grammaire dans les lycées russes ; dans le cadre de la réforme de l'instruction, le ministère nouvellement créé de l'instruction publique confié à Piotr Zavadovski décida en 1804 que la grammaire russe serait enseignée à l'école de district et la grammaire générale dans les lycées ;

ainsi entrait officiellement la grammaire générale dans les programmes d'enseignement, incluse dans les disciplines philosophiques des lycées aux côtés de la logique, de la morale et de la philosophie. De 1806 à 1812 furent par suite publiées pas moins de sept grammaires générales dont deux furent rédigées par des Allemands : celle de Johann Born en 1808[67] et surtout le manuel de référence composé en 1812 par Ludwig Heinrich Jakob (1759-1827) venu de Halle, philosophe de formation et disciple fervent de Kant, qui n'avait appris le russe que depuis son arrivée en Russie en 1806 ; il s'agissait de l'*Exposé de grammaire générale pour les lycées de l'Empire russe*[68]. Application au russe de la grammaire générale, le manuel constituait cependant une avancée dans l'étude de certains phénomènes particuliers comme celui de l'aspect et du temps en russe[69]. Mais il fallait toujours plier la langue russe à la Raison, à des lois universelles qui étaient celles de la pensée.

3. L'historicisme et la grammaire comparée

Une nouvelle orientation dans la linguistique européenne, celle de l'historicisme et du comparativisme, apparaît avec la « découverte » du sanscrit ; elle permet en effet d'introduire la notion d'évolution, de spécificité et de relativité dans les langues qui va remettre en cause l'universalisme et le fixisme de la grammaire générale. Jusqu'alors, en effet, la grammaire n'était pas vraiment séparée de la logique et on considérait qu'elle devait surtout étudier

---

67. I.M. Born, *Краткое руководство к российской словесности (Petit manuel de littérature russe)*, Saint-Pétersbourg, 1808. Le manuel auquel avait collaboré A.X. Vostokov correspondait en fait à un cours de grammaire russe, de théorie et d'histoire de la littérature russe.

68. L.G. Jakob, *Курс философии для гимназий Российской Империи, сочиненный Лудвигом Гейнрихом Якобом, Коллежским Советником и Кавалером. Часть вторая, содержащая Начертание всеобщей грамматики для гимназий Российской империи (Cours de philosophie pour les lycées de l'Empire russe, 2e partie : Exposé de grammaire générale)*, Saint-Pétersbourg, 1812. (traduit par N.I. Butyrskij). Dans le *Cours de philosophie* l'on trouvait aussi une logique générale, une psychologie expérimentale, une éthique, une esthétique, une rhétorique, un droit naturel national et une économie politique. Jakob avait été invité en Russie à l'Université de Kharkov nouvellement créée en 1806, suite à la dissolution de celle de Halle par Napoléon ; il revint à Halle en 1816 après avoir secondé Speranski.

69. Voir S. Archaimbault et J.-M. Fournier, « Le temps dans les grammaires générales russes », in *Histoire, Epistémologie, Langage*, *op. cit.*, pp. 59-66.

les moyens d'exprimer la pensée. Cette linguistique romantique va être obsédée par l'origine et la parenté des langues, car, comme le suggérera Nietzche dans *Naissance de la tragédie*, « l'homme privé de mythes, éternellement affamé, fouille toutes les époques passées pour y déterrer des racines, dût-il fouiller jusqu'aux antiquités les plus reculées ». La diachronie permet en effet à la langue et par suite à la Nation dont elle est l'attribut essentiel pour les Romantiques, de se situer dans le temps, de définir ses racines, cependant que la méthode comparative permet d'affirmer sa spécificité dans l'espace du présent, *hic et nunc*. C'est ainsi que la Nation acquiert ses repères identitaires, à la croisée des deux axes fondamentaux de la durée. Tout cela va bien sûr se manifester aussi en Russie, mais avec ce décalage chronologique qui est caractéristique de la culture russe envisagée par rapport à l'Occident.

Il faut noter que le développement de la linguistique comparée a été préparé un peu partout dans le monde par de grands répertoires des langues existantes, qui étaient un peu le pendant des inventaires des différentes formes que présente la nature illustrés par exemple par Buffon ou Linné ; pour la Russie nous avions eu à la fin du XVIII[e] siècle un lexique comparatif portant sur les principales langues connues et les différents parlers de l'Empire russe et à l'initiative de Catherine II[70] ; or ce lexique avait pu être élaboré à la suite des expéditions pluridisciplinaires (zoologie, botanique, ethnographie, etc.) dirigées par le naturaliste Peter Simon Pallas (1741-1811) originaire de Berlin ; à l'édition latine de ce travail[71] avait succédé une édition russe en 1787-1789[72].

On relèvera ensuite que la révélation du sanscrit a été relayée en Russie même par des philologues allemands installés à demeure ; dans les années 1730, déjà, un nommé T.S. Bayer, très certaine-

---

70. En 1784 son attention avait été attirée par les travaux du Français Court de Gébélin qui visaient à démontrer que toutes les langues pouvaient être ramenées à des racines communes et elle avait donc pris l'initiative de ce dictionnaire auquel elle collabora activement. Elle ne faisait en fait ainsi que reprendre l'idée de Leibnitz qui poussait tous ses correspondants, y compris Pierre le Grand, à organiser de vastes enquêtes linguistiques.

71. *Linguarum totium orbis vocabularia comparativa*, Saint-Pétersbourg, 1786-1787.

72. *Сравнительные словари всех языков и наречий, собранные десницею Высочайшей особы [императрицею Екатериною], (Dictionnaires comparatifs de toutes les langues et de tous les idiomes réunis à l'initiative de sa Majesté l'impératrice Catherine]*, Saint-Pétersbourg, 1787-1789 ; 2[e] éd., 1791. Ce dictionnaire est plus complet que sa version latine.

ment allemand, avait étudié le sanscrit auprès d'un Indien qui résidait à Saint-Pétersbourg et publié un alphabet mais on sait que Lomonossov ignorait encore l'existence de cette langue ; Gueras-sim Stepanovitch Lebedev que l'on considère comme le premier indianiste authentiquement russe, prit ensuite le relais à la fin du siècle[73]. Mais, comme en France[74], les intuitions de ces précurseurs demeurèrent sans écho, car l'« air du temps », les convictions et préoccupations partagées alors par la communauté scientifique ne se prêtaient pas encore à la prise de conscience et à l'exploitation de cette révélation. C'est donc plus tard, en 1811, que parut à Saint-Pétersbourg une étude anonyme intitulée *Sur la ressemblance du sanscrit avec le russe* et que l'on attribue à Theodor Adelung, Allemand et membre correspondant de l'Académie des sciences de Russie depuis 1809[75], qu'il ne faut pas confondre avec son oncle, Johann Christoph Adelung, cité à propos de Barssov. Cet opuscule affirmait entre autres la nécessité d'étudier les langues, slaves entre autres, dans une optique comparativiste et il rachetait d'une certaine manière le peu de cas que faisaient les premiers comparativistes allemands du russe : songeons qu'il faudra attendre 1833 pour que Franz Bopp fasse entrer les langues slaves dans la grande famille indo-européenne ![76] Les philologues allemands au XVIII[e] et au début du XIX[e] nourrissaient à vrai dire une certaine condescendance pour le russe ; beaucoup d'entre eux le considéraient comme inférieur aux autres langues européennes en tant que langue littéraire et scientifique, ils en faisaient une simple langue de communication pour le *vulgum pecus*, et d'autant plus qu'ils observaient que beaucoup de Russes cultivés parlaient français ou allemand. Cependant, en Russie même, en 1810, B.O. Reit (1770-1824), professeur à

---

73. Voir F.M. Berezin, *История русского языкознания (Histoire de la linguistique russe)*, Moscou, 1979, pp. 63-64.
74. Voir le Père Coeurdoux qui, dès 1763, mettait en évidence les identités entre sanscrit, allemand et esclavon.
75. [F.P. Adelung], *О сходстве санскриптого языка с русским*, SPb., 1811. Bien que né à Stettin, il est considéré comme Russe dans les ouvrages de référence russes (Voir par exemple *Краткая литературная энциклопедия [Petite encyclopédie littéraire]*, 1, Moscou, 1962, p. 84).
76. F. Bopp, *Vergleichende Grammatik des Sanskrit, Send, Armenischen, Grieschichen, Lateinischen, Altslavischen, Gothischen und Deutschen*, Berlin, 1833. Le slave était absent des précédentes études de Bopp, voir par exemple son premier ouvrage *Ueber das Conjugationssystem der Sanskritsprache in Vergleichung mit jenem der griechischen, lateineischen, persischen und germanischen Sprache [...]*, Frankfurt am Main, 1816.

l'Université de Kharkov, faisait publier une conférence intitulée *Geist der literarischen Cultur des Orients und Occidents ;* en dépit de ses insuffisances, ce texte suggérait une parenté entre le russe et les langues slaves en général avec les langues iraniennes, avestique et pehlvi, ce qui conférait au russe une dignité supplémentaire. On ne s'étonnera pas cependant du fait que l'étude du sanscrit en Russie soit ensuite demeurée surtout le fait d'Allemands. On verra par exemple le linguiste Otto Böhtlingk (1815-1904) créer et publier en allemand à Saint-Pétersbourg son grand dictionnaire du sanscrit en sept volumes à partir de 1855[77] ainsi qu'une version abrégée à compter de 1879[78]. Signalons que ces deux dictionnaires servent encore de nos jours de référence chez les indianistes qui les désignent couramment comme « dictionnaires de Saint-Pétersbourg », distinguant entre le « petit » et le « grand »[79]. Exercèrent aussi avant la Révolution leur activité en Russie les indianistes Paul Ritter (1872-1939) et Friedrich Knauer (1849-1917), professeur de sanscrit à l'Université de Kiev de 1910 à 1914. On est ainsi en droit de parler d'une école indianiste germano-russe au XIX[e] siècle, cependant que de nombreux grands linguistes russes allaient s'initier au sanscrit dans les universités allemandes[80].

On sait par ailleurs que le développement de la grammaire comparée fut inséparable en Allemagne du Romantisme et de l'éveil de la conscience nationale, que ce fut entre autres une réaction contre l'influence française et le siècle des Lumières et de la Raison. A l'opposé de la conception rationnelle de la Nation comme somme abstraite d'individus liés par un contrat social, Herder soutient que la nation est une unité qui agit sous une impulsion collective, avec une « idée spécifique » ; il est ainsi amené à réaffirmer les droits du sentiment et à valoriser les *Naturvölker.* Or le peuple slave primitif dont la langue était inconnue et dont les mœurs patriarcales s'étaient conservées était un *Naturvolk* particulièrement digne d'in-

77. O. Böhtlingk et R. Roth, *Sanskrit-Wörterbuch*, 1-7, Sankt-Petersburg, 1855-1875. L'orthographe phonétique de la finale en *-gk* de ce nom de famille marque clairement son origine germano-balte (cf. Keiserlingk pour Keiserling, etc.).

78. O. Bötlingk, *Sanskrit-Wörterbuch in kurzerer Fassung*, 1-7, Sankt-Petersburg 1879-1889.

79. Voir par exemple C. Cappeller, *Sanskrit-Wörterbuch, nach den Petersburger Wörterbüchern bearbeitet*, Straßburg, 1887.

80. Ce devait être le cas de l'indianiste P. Ja. Petrov à Bonn, où il étudia auprès de Bopp en 1838-1840, de Potebnja à Berlin en 1862-1863.

térêt alors que Hegel donnera à la Nation allemande la prépondérance. Il y avait là un peuple neuf, élu, apte à prendre désormais le relais de ses prédécesseurs dans le cours de l'Histoire. Dans sa quête de la « voix des peuples », Herder ira même jusqu'à collecter et publier des chants populaires sorabes, ce qui lui vaudra la reconnaissance des Slaves qui verront en lui leur « protecteur »[81]. Tout cela va aboutir à la naissance en Allemagne même d'une philologie nationale, qui s'attacha d'abord à l'histoire de la langue révélée par le comparativisme pour en venir ensuite à l'étude de la langue contemporaine. Cette germanistique a été illustrée entre autres par Jakob Grimm (1785-1863), Friedrich Christian Diez (1794-1876), Franz Bopp (1791-1867).

Par effet d'entraînement et dans le courant d'idées issu de Herder, la même renaissance nationale devait se développer chez les Slaves de l'Empire habsbourgeois en contact direct et conflictuel avec la langue allemande qui avait été le « tombeau des langues slaves »[82] lors du séculaire *Drang nach Osten*. On a pu dire que ce romantisme slave était un « transfuge d'Allemagne »[83] : les linguistes slaves romantiques ont en effet emprunté à leurs maîtres allemands pour mieux affirmer leur identité dans la Mitteleuropa de l'époque où les hommes et les idées circulaient sans entrave[84]. On notera aussi sur eux l'influence de l'historien A. Schlözer, académicien allemand à Saint-Pétersbourg, qui publia la *Chronique de Nestor*. C'est ainsi que la slavistique moderne est née au carrefour entre les XVIII[e] et XIX[e] siècles, au point de rencontre entre le monde slave et germanique. Elle a été illustrée par les noms de Josef Dobrovský (1753-1829), František Palacký (1798-1876) et Josef Jungmann (1773-1847) dans les pays tchèques, de Pavel Šafarik (1795-1861) et Vaclav Hanka (1791-1861) en Slovaquie, d'Ernej Kopitar (1780-1844) en Slovénie, de Vuk Karadžić en Serbie

81. Le poète tchèque et slovaque Jan Kollár appelle ainsi Herder le « protecteur des Slaves » dans son poème *La fille de la renommée* daté de 1824.

82. C. Hagège, *Le souffle de la langue*, Paris, Editions Odile Jacob, 1992, p. 61 ; l'auteur ne fait ainsi que paraphraser l'expression de Jacques Ancel « On a pu dire que l'Allemagne actuelle était un "cimetière de Slaves". » (J. Ancel, *Slaves et Germains*, Paris, 1945, p. 109. (Collection Armand Colin, n° 228, p. 19).

83. J. Ancel, *Slaves et Germains*, *op. cit.*, p. 109.

84. Beaucoup des linguistes slaves de l'époque ont fait en tout ou partie carrière dans les pays germaniques ; citons le Croate Jagić qui dirigea la chaire de slavistique de l'Université de Berlin de 1874 à 1880.

(1787-1864), de Ljudevit Gaj (1809-1872) et Ignate Jagić (1838-1923) en Croatie.

En Russie même, c'est Alexandre Khristoforovitch Vostokov (1781-1864) qui va illustrer cette linguistique romantique dont les idées étaient véhiculées aussi bien par les relais germaniques (voir A. Schlözer mentionné plus haut) que par des contacts directs, par exemple entre l'Académie des sciences de Russie et tous les linguistes slaves que nous avons énumérés. La réaction contre la grammaire générale qui fit que son enseignement fut définitivement banni des lycées en 1818 ne fit que hâter le mouvement ; dans une lettre adressée en 1817 à la Société des amateurs des belles-lettre russes l'écrivain V. Kapnist écrivait : « Il faut, semble-t-il, composer une grammaire russe fondée sur des règles propres à notre langue et non sur celles d'une langue étrangère. » Il y avait aussi un profond substrat messianique dans l'inconscient collectif russe qui donnait la Russie comme modèle de peuple neuf, apte à apporter la vérité au monde, et qui coïncidait donc avec l'idéalisme romantique ; l'antique sermon d'Ilarion, métropolite de Kiev, *De la loi et de la grâce*, n'opposait-il pas déjà les Russes « peuple neuf », aux Juifs, peuple vieux ? Mais cela ne signifiait pas que l'on se fermait aux influences étrangères, bien au contraire ; les campagnes militaires qui avaient amené les armées russes jusque sur les Champs Elysées à Paris avaient été pour la Russie une révélation en même temps qu'une profonde humiliation : on avait pu mesurer en effet le retard profond du pays dans de multiples domaines. Il s'agira donc encore plus qu'au siècle précédent de surpasser l'Occident sur son propre domaine, y compris dans celui de la linguistique naissante.

Pour revenir à Vostokov, il est piquant de relever que le fondateur de la slavistique russe, de son vrai nom Ostenek, était en fait un Germano-Balte ![85] Il avait d'ailleurs fait des études à Revel (actuelle Tallinn), était devenu Docteur en philosophie de l'Université de Tübingen en 1825, correspondant à compter de 1826 de l'Académie des Sciences de Prusse, docteur de l'Université de

85. Le père d'Aleksandr Xristoforovič Vostokov était un Germano-Balte et s'appelait Osten-Sacken ; l'enfant reçut un autre nom car il avait été conçu hors mariage ; né sur l'île estonienne de Saarema (allemand Oesel) à Kiiresaare (Arensburg), il apprit l'allemand à l'âge de quatre ans et, un an plus tard, il lisait couramment la Bible en cette langue.

Prague (germanophone) en 1841. Dans les histoires de la linguistique, au chapitre du comparativisme, on le cite généralement après Franz Bopp et Rasmus-Christian Rask[86]. Entre autres travaux il a appliqué le modèle de la loi de mutation des consonnes dans les langues germaniques de Grimm et Rask aux anciennes diphtongues nasales du slave primitif. Mais l'essentiel de son œuvre, limitée strictement au domaine slave, a consisté à illustrer de fait les idées de Herder qui confiait aux études de philologie et de littérature ancienne la responsabilité de définir l'identité des peuples. Vostokov s'est ainsi illustré par ses *Réflexions sur la langue slave*, ouvrage paru en 1820[87], où il a établi, grâce à la méthode comparative, les premières lois de la phonétique historique des langues slaves ; il a également entrepris un travail important de mise au jour des matériaux vieux-slaves et vieux-russes puisqu'on lui doit entre autres la première édition de *l'Evangéliaire d'Ostromir* ainsi qu'un dictionnaire de slavon. Ce travail de prospection et d'exaltation du passé, des antiquités nationales, s'est poursuivi avec les disciples de Vostokov, Izmail Ivanovitch Sreznevski (1812-1880)[88] à Saint-Pétersbourg, Fedor Ivanovitch Bouslaev (1818-1897) à Moscou[89]. La slavistique est ainsi devenue une discipline à part entière, en même temps que la germanistique s'affirmait en Allemagne, et on note qu'à partir de 1835 en Russie sont créées des chaires spécifiques de slavistique. Presque en même temps d'ailleurs on voit apparaître en 1834 à l'Université de Saint-Pétersbourg une chaire à part de « romano-germanistique » (*romano-germanskoe otdelenie*), qui marque un souci de distanciation avec l'allemand, définitivement

86. Voir V.A. Zvegincev, *История языкознания XIX-XX веков в очерках и извлечениях (Histoire de la linguistique des XIX^e^ et XX^e^ siècles en esquisses et extraits)*, 1, Moscou, 1964, pp. 52-56 ; A.A. Reformatskij, *Введение в языкознание (Introduction à la linguistique)*, Moscou, 1967, pp. 392-393.

87. A.X. Vostokov, *Рассуждение о славянском языке*, Saint-Pétersbourg, 1820.

88. Auteur de *Мысли об истории русского языка (Réflexions sur l'histoire de la langue russe)*, Saint-Pétersbourg, 1849 et *Материалы для словаря древнерусского языка (Matériaux pour le dictionnaire du vieux-russe)*, 1-3, Saint-Pétersbourg, 1893-1903.

89. Auteur de *О влиянии Христианства на славянский язык (Sur l'influence du christianisme sur le slavon)*, Moscou, 1848 ; *Опыт исторической грамматики (Essai de grammaire historique)*, Moscou, 1858 ; *Историческая хрестоматия церковнославянского и древнерусского языков (Chrestomathie historique du vieux slave et du vieux russe)*, Moscou, 1861.

rejeté du côté de la latinité et de l'Europe occidentale[90] ; rien ne peut mieux illustrer la dialectique constante de la relation russe à l'Allemagne qui oscille entre imitation et opposition. Ce terme de « romano-germanique » ne sera-t-il pas repris dans un but polémique par les Slavophiles des années 1860 ? et, dans les années 1930, par les Eurasiens regroupés autour de Troubetzkoy.

4. L'ultime retour de la grammaire générale et Humboldt

Cependant, dans les années 1820-1830 les nouvelles idées linguistiques de Karl Ferdinand Becker (1775-1849) connaissaient un immense succès en Allemagne, en particulier dans l'enseignement ; c'est que les grammaires générales normatives plus anciennes dans la tradition d'Adelung étaient désormais dépassées cependant que les grandes œuvres des comparatistes ne se prêtaient pas à l'usage scolaire. En simplifiant beaucoup, on peut dire que le système de Becker combine l'approche de la grammaire générale, logiciste, et un organicisme à la Humboldt[91] ; pour lui, la pensée « organique » s'exprime dans la phrase par le biais de bipartitions mécaniquement réitérées qui calquent le dualisme « organique » de l'« être » et de l'« action » : « Etant donné que la langue, dans toute son évolution comme dans sa formation, est de nature organique, la connaissance véritable de la langue n'est rien d'autre que la connaissance de ses relations organiques. »[92] On retrouve bien sûr dans ce dualisme l'écho de la dichotomie humboldtienne entre « langue » (*Sprache*) et « parole » (*verbundene Rede*), entre *ergon* et *energeia* au sein d'un même système baptisé « organisme ». Ce n'est pas pour rien par ailleurs que Becker avait acquis ses habitudes de pensée d'abord dans le domaine des sciences naturelles. Cet organicisme était bien différent de celui des Romantiques qui prenaient la métaphore à la lettre : comme les êtres vivants, les langues s'épanouissaient avant de connaître la déchéance de la vieillesse.

---

90. Il faudra cependant attendre le début des années 1900 pour que les universités de Moscou, Kiev, Xar'kov voient la création de chaires équivalentes.
91. Voir K.F. Becker, *Organism der Sprache, als Einleitung zur deutschen Grammatik*, Frankfurt am Main, 1827.
92. Cité dans la traduction de Brigitte Nehrlich in id., *Anthologie de la linguistique allemande au XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 67.

Les idées de Becker trouvèrent également un large écho en Russie et furent appliquées au russe par Pavel Efimovitch Bassistov (1823-1882), dans son *Système de la syntaxe* paru en 1846[93] et par Petr Mironovitch Perelevski (?- 1866) dans son *Esquisse de la syntaxe russe* datée de 1848[94]. Dans ces ouvrages, les formes grammaticales se trouvaient expliquées par des catégories logiques qu'on retrouvait dans toutes les langues. Mais le système de Becker fut appliqué au russe de la façon la plus conséquente par Ivan Ivanovitch Davydov (1794-1863) dans son *Essai de grammaire générale comparée de la langue russe* paru en 1852[95]. Celui-ci y exposait ainsi son programme : « L'idée d'organisme qui embrasse le mot et qui le pénètre sous tous les rapports doit être l'idée directrice de toute linguistique. Montrer les lois générales de la parole humaine sur la base de la pensée et les particularités qui s'expliquent à la faveur de la comparaison de la langue nationale avec les langues similaires et parentes, voilà, selon moi, le but de la linguistique nationale. »[96] Mais tout cela devait être le chant du cygne de la grammaire générale et l'ultime tentative dans le domaine russe pour l'adapter et la renouveler. Cependant, comme nous allons le voir, l'organicisme romantique devait persister dans la pensée linguistique des Slavophiles qui vont suivre.

5. La réaction nationale des Slavophiles

Notons tout d'abord que les comparatistes eux-mêmes s'étaient attaqué à l'analyse et à la description de la langue moderne en elle-même ; c'est ainsi que Nikolaï Ivanovitch Gretch avait fait paraître en 1827 une *Grammaire pratique du russe*[97], suivie quatre ans plus tard par la *Grammaire abrégée du russe* d'Aleksandr Khristoforovitch Vostokov[98] ; certes, ces grammaires suivaient encore le

93. P.E. Basistov, *Система синтаксиса*, Moscou, 1846.
94. P.I. Perelevskij, *Начертание русского синтаксиса*, Moscou, 1847.
95. I.I. Davydov, *Опыт общесравнительной грамматики русского языка*, Saint-Pétersbourg, 1852.
96. Cité d'après F.M. Berezin, *op. cit.*, p. 59.
97. N.I. Greč, *Практическая русская грамматика*, Saint-Pétersbourg, 1827.
98. A.X. Vostokov, *Сокращенная русская грамматика для употребления в низших учебных заведениях (Grammaire abrégée du russe pour les écoles primaires)*, Saint-Pétersbourg 1831.

modèle des grammaires allemandes et françaises[99], ce que Gretch admettait bien volontiers d'ailleurs. Mais leurs auteurs commençaient aussi à prendre conscience des particularités du russe et voulaient écrire des grammaires particulières du russe ; on voyait chez eux par exemple se dégager et s'organiser la notion spécifique d'*aspect verbal*. Là encore, des grammairiens allemands avaient frayé la voie avec des manuels germano-russes parus au début du siècle et qui mettaient en évidence le rôle exceptionnel de l'aspect pour le verbe russe ; on peut citer ici parmi une quantité d'autres[100] l'ouvrage de Johann Severin Vater, professeur à l'Université de Halle, *Praktische Grammatik der russischen Sprache in Tabellen und Regeln nebst Uebungen zur grammatischen Analyse* publié à Leipzig en 1808[101] et le manuel d'August Wilhelm Tappe, professeur au lycée de Vyborg paru à Saint-Pétersbourg et Riga en 1810[102]. Cela est d'autant plus remarquable que ces linguistes, eux aussi, s'en tenaient à la tradition de la grammaire philosophique, Vater ayant même fait publier en 1801 un *Versuch einer allgemeinen Sprachlehre* ; mais il faut admettre, comme cela est souvent le cas, que les faits s'étaient rebellés contre le carcan aprioristique

---

99. Ces influences sont énumérées chez V.V. Vinogradov, *Из истории изучения русского синтаксиса (Pages d'histoire de l'étude de la syntaxe russe)*, Moscou, 1958, pp. 136-140.

100. On peut signaler ici Antonin Puchmayer, *Lehrgebäude der russischen Sprache. Nach dem Lehrgebäude der böhmischen Sprache des H. Abbé Dobrovsky*, Prag, 1820 (avec préface de Dobrovský) et Ch. Ph. Reiff, *Grammaire russe à l'usage des étrangers qui désirent connaître à fond les principes de cette langue, précédée d'une introduction sur la langue slavonne par...*, Saint-Pétersbourg, 1821. (Reiff était un Suisse alémanique, il collaborait étroitement avec Greč dont il a traduit en français en 1828 la *Grammaire raisonnée de la langue russe* - communication de Jean Breuillard) ; ces grammaires étudiaient elles aussi le russe en lui-même. C'est à la *Grammaire* de Reiff qu'on devrait l'introduction en français du terme « aspect » (cf. A. Mazon, « La notion morphologique de l'aspect des verbes chez les grammairiens russes », in *Mélanges offerts à Monsieur Picot*, 1, Paris, 1913, p. 360). Pour une liste quasi complète des grammaires russes écrites en allemand à l'époque voir E. Stankiewicz, *Grammars and dictionaries of the Slavic languages from the Middle Ages up to 1850. An annotated bibliography*, Berlin, New York, Amsterdam, 1984, pp. 113-126.

101. Vater y appliquait à l'aspect verbal russe ce qu'il avait mis auparavant en évidence pour le polonais dans son *Lehrbuch der allgemeinen Grammatik*, Halle, 1805.

102. *Neue theoretisch-praktische russische Sprachlehre fur Deutsche : Mit Beispielen, als Aufgaben zum Übersetzen aus dem Deutschen in das Russische, und aus dem Russischen in das Deutsche, nach dem Hauptlehren der Grammatik, nebst einem Abrisse der Geschichte Russlands bis auf die neuesten Zeiten*, Sankt-Petersburg und Riga, 1810. Cet ouvrage eut un grand succès et fut réédité sept fois de 1810 à 1835.

qu'on voulait leur imposer. On notera ici que la Russie s'était mise à éveiller curiosité et sympathie en Allemagne même, conséquence du rôle qu'elle avait joué dans la défaite de Napoléon ; on relève donc entre 1813 et 1815 la parution de pas moins de soixante et un manuels d'apprentissage du russe qui souvent plagiaient Tappe, alors que jusqu'ici cette littérature était publié en Russie même.

Dans les années 1840 on voit ce sentiment de spécificité du système dans son ensemble (et non à partir de quelques points de détail comme dans le savoir émietté des comparatistes) se préciser chez quelques auteurs russes. Ce sentiment sera ensuite porté à son paroxysme chez les Slavophiles russes. On peut compter parmi les précurseurs des Slavophiles dans une sorte de linguistique de transition Guerassim Petrovitch Pavski (1787-1863) avec ses *Réflexions philologiques sur la composition de la langue russe* parues en 1842[103]. On retrouve chez lui le souci comparatiste de situer le russe parmi les autres langues indo-européennes mais à des fins nationalistes ; car la comparaison va permettre de conférer au russe la « dignité » qui lui revient puisque « notre langue russe appartient à la grande famille des langues les plus évoluées du monde »[104]. Cette démarche, poussée jusque dans ses extrêmes limites, aboutit paradoxalement dans un premier temps chez Pavski à la négation du système en général et de la spécificité russe en particulier : chez lui, dans l'enveloppe externe du mot, tout s'emprunte, y compris les morphèmes, ce qui aboutit à gommer les différences ; c'est ainsi que dans le mot russe *starosta* « l'ancien du village » il retrouve à la fois les finales grecque et allemande *-ist* et *-ost* Mais l'égalité étant ainsi assurée du russe avec les grandes langues de culture (dont, bien sûr, on l'aura remarqué, l'allemand), Pavski se préoccupe ensuite de ce qui peut distinguer le russe, de ce qui peut fonder sa différence. Et il trouve ce schibboleth dans le verbe russe qui se trouve chez lui au centre de l'analyse. Le trait distinctif par rap-

103. G.P. Pavskij, *Филологические наблюдения над составом русского языка. Рассуждения 1-3,* Saint-Pétersbourg 1842. Le critique littéraire Vissarion Grigoriévitch Belinski à qui l'on doit des *Fondements de la grammaire russe pour l'enseignement élémentaire* (1837) occupe lui aussi une position moyenne : il est contre la « latinisation » de la grammaire russe mais continue de s'en tenir aux principes de la grammaire générale. Par ailleurs, dans le domaine du lexique, il admettait les emprunts, chaque pays ayant sa spécialité : pour les Allemands, c'était le vocabulaire philosophique.

104. *Ibid.*, pp. 2-3.

port aux autres langues occidentales est ici la catégorie aspectuelle. C'est cette analyse qui va être reprise par les Slavophiles.

Quelle était donc l'essence du mouvement slavophile ? on peut le caractériser comme un courant de pensée sociale et politique qui se manifesta dans les années 1840-1860 par opposition aux Occidentalistes ; les Slavophiles, sous la houlette de I. Kireevski et A. Khomiakov, rêvaient d'une Russie qui aurait privilégié tout ce qui la distinguait de l'Occident : foi orthodoxe, esprit communautaire, opposition au formalisme etc. Ils s'en tenaient ainsi à une conception du temps réversible, comme s'il avait été possible d'inverser le sens de l'Histoire. Dans la foulée de ce mouvement de pensée apparaîtra ensuite le panslavisme qui soutiendra les Slaves occidentaux et les Croates soumis au danger de la germanisation. En ce qui concerne les linguistes, il s'agissait de pédagogues, souvent humbles, qui trouvaient à s'exprimer en mettant l'étude de la langue au service de l'idéologie dans des revues de didactique ; rappelons-nous en effet qu'alors, au milieu du XIX[e] siècle, les généralistes, à qui le succès des thèses de Becker et le positivisme avaient donné une nouvelle jeunesse occupaient des positions dominantes aussi bien à l'Académie des sciences que dans les universités des deux capitales et au ministère de l'Instruction publique. Dans leurs écrits, les linguistes slavophiles dénonçaient l'enseignement du russe selon des paramètres linguistiques dérivés des manuels de grammaire latine ou allemande. Ils étaient en effet persuadés du caractère unique de la voie russe dans le domaine linguistique, à l'instar des destins historiques de leur pays, et ils posaient l'adéquation entre la langue et le peuple, la communauté, ou plutôt son « âme ». Leur idéal était d'étudier la langue russe en soi et pour soi, hors de toute souillure et interférence. On voit bien ces idées s'exprimer dans les deux textes fondateurs de cette école ; il s'agit du traité de Konstantin Sergueïevitch Aksakov *A propos des verbes russes* paru en 1855[105] et du « Mot d'accompagnement » qui ouvre en 1863 le premier tome du *Dictionnaire raisonné de la langue grand-russe vivante* de Vladimir Ivanovitch Dahl[106].

L'opposition aux modèles étrangers, l'allemand en particulier, est manifeste chez Aksakov : « Aussi bien les Russes que les Alle-

105. K.S. Aksakov, *О русских глаголах*, Moscou, 1855.
106. V.I. Dal', *Толковый словарь живого великорусского языка*, Saint-Pétersbourg, 1, 1863.

mands se sont efforcés d'expliquer le verbe russe, mais jusqu'ici sans succès. Bien sûr, il est difficile à des étrangers d'appréhender une langue qui leur demeure extérieure ; cela vaut particulièrement pour les Allemands confrontés au russe ; mais on peut se demander si la tâche est plus facile pour le Russe qui se laisse gouverner par des conceptions venues de l'étranger [...]. »[107] Aksakov rend cependant hommage aux précurseurs qu'ont été Vater et Tappe, mais c'est pour mieux montrer le caractère irréductible du verbe russe qu'il convient d'étudier « d'un regard clair, sans chausser les lunettes de l'étranger » ; le verbe russe, en effet, ne connaît pas la catégorie grammaticale du temps, la question « quand ? » lui indiffère ; au contraire, il est tout centré sur le « comment ». Ainsi, alors que les langues occidentales ne se préoccupent que des conditions extérieures au procès (temps et modalité), le verbe russe exprime l'« être » qualitatif de celui-ci, c'est-à-dire sa durée, son itération, son intensité, son caractère fini, etc.[108] Nous sommes ici en pleine métaphore organiciste où la vie est donnée en elle-même : au verbe qui anime correspond l'individu, alors que les noms correspondent au milieu où il évolue. L'analyse permet donc à Aksakov d'opposer l'appréhension de la réalité rationnelle, purement extérieure des langues occidentales, à l'approche existentielle, organique, du russe ; et le verbe russe privilégie l'énergie, le dynamisme, l'élan de la volonté. Les analyses d'Akasakov trouveront des prolongements chez d'autres linguistes slavophiles tels que Nikolaï Petrovitch Nekrasov (1828-1903) cependant que A. A. Dmitrievski s'attachera à montrer que, au contraire des langues occidentales, le sujet en russe n'a qu'un caractère accessoire, ce qui démontre que la syntaxe russe, elle aussi, est spécifique et irréductible aux modèles exogènes. Dans le domaine lexical, Dahl, en puriste et fixiste, luttera contre les emprunts étrangers, allemands dans leur grande majorité, et prônera l'utilisation systématique du procédé du calque pour les éliminer[109]. Par ailleurs, au « mécanisme » des langues occidentales il oppose constamment la vitalité du russe et illustre son propos par la triste destinée du polonais soumis à l'influence stérilisante de l'allemand : « Chez nos voisins, nos frères aux racines identiques,

107. K.S. Aksakov, *op. cit.*, pp. 5-6.
108. Voir B. Gasparov, « La linguistique slavophile », in *Histoire Epistémologie Langage*, *op. cit.*, pp. 125-145.
109. Voir V.I. Dal', *Толковый словарь живого великорусского языка*, 1, *op. cit.*, p. xxxi.

la langue slave a fusionné avec les idiomes occidentaux pour former une langue nouvelle, riche de toutes les sources où elle a puisé ; mais cette violence subie l'a toute desséchée et elle s'est figée, ce qui s'est marqué de façon éclatante par la perte de son accent de syllabe qui s'est fixé pour toujours sur la pénultième. »[110]

Dans toute ces écrits slavophiles, il y avait des intuitions remarquables ; jusque là, en effet, le latin avait été pris pris comme modèle absolu et appliqué de façon systématique à l'ensemble des langues européennes, quelles que soient leurs caractéristiques propres. On jaugeait donc le russe à l'aune du latin et de l'allemand, envisagé à travers la grille du latin. Or, si le russe, à l'instar du grec, est une langue dont le génie est avant tout dans la morphologie, c'est par contre la syntaxe qui prime dans le latin et l'allemand. En somme, si le modèle latin appliqué à l'allemand était concevable, il ne pouvait que se révéler inapproprié au système russe. Nekrassov insistait aussi sur la nécessité méthodologique d'étudier les faits de langue sans grille préconçue avant d'en tirer des conclusions. Par ailleurs, si cette pensée slavophile allait à l'encontre du positivisme et de tout le structuralisme de la linguistique moderne, elle annonçait le retour à l'étude du subjectivisme dans l'acte de parole tel qu'elle se développe de nos jours avec les différentes théories sur l'énonciation et elle devait coïncider au début du siècle suivant avec les idées de Karl Vossler qui se réclamait par ailleurs de Humboldt ; Vossler en effet opposait l'idéalisme de sa philosophie du langage au positivisme ambiant, les processus dynamiques qui se développent dans l'activité de parole aux structures stables de la langue[111].

Mais, jusque dans cette réaction passionnelle contre les intrusions étrangères, nos slavophiles continuaient à suivre des traditions exogènes ; c'est un truisme de rappeler qu'à partir du moment où il y a résistance il y a contact. Pour eux d'ailleurs, ce qu'ils désignaient par « allemand » représentait surtout une abstraction de tout ce qui était étranger et non des penseurs respectés comme

110. *Ibid.*, p. xv.
111. K. Vossler, *Sprache als Schöpfung und Entwicklung*, Heidelberg, 1905.

Schelling, Humboldt ou Hegel[112]. En fait, le slavophilisme n'a fait que calquer inconsciemment, à près de cinquante ans de distance, le combat mené par les Romantiques allemands contre la gallomanie, la « futilité » de la pensée et de la langue françaises, au début du siècle (voir Herder, Schlegel, Bopp, Humboldt, Jakob Grimm...). S'y sont ajoutées les idées des Romantiques de Iena au début du XIX[e] siècle sur la fusion de l'individu avec l'expérience collective du peuple, la « communauté russe » (*obchtchina)* correspondant à la *Gemeinschaft* germanique ; ne retrouve-t-on pas chez eux également dans leur « grammaire » le sujet créateur de Schelling, appelé à libérer le monde objectif de l'inertie et de la routine « stérilisantes » qui l'enchaînent ? ne pense-t-on pas également à les lire à Fichte qui établissait l'adéquation entre langue, territoire, et ethnos ? qui dans ses *Discours à la nation allemande* insistait sur la spécificité, le destin particulier et la mission de celle-ci (voir le « messianisme » des slavophiles) ? Les slavophiles demeurent par ailleurs fidèles à l'idée de la philologie romantique sur le caractère unique de la structure de chaque langue, de son lien avec le parcours spirituel suivi par le peuple, ils suivent aussi les idées de Humboldt qui voulait mettre en valeur l'« individualité » de chaque langue. On retrouverait aussi ce même Humboldt dans l'idée d'Aksakov selon laquelle structures et forme de la langue calquent la pensée. Ce retour de théories anciennes sur la scène russe n'a d'ailleurs rien qui puisse nous surprendre car la Russie est un pays où toutes les influences peuvent jouer dans une parfaite achronie, ce qui peut expliquer en partie le sentiment d'étrangeté que nous éprouvons à considérer sa culture. On notera que cette influence du Romantisme s'était exercée au contraire beaucoup plus rapidement chez les Slaves du Sud. On a donc pu voir une fois de plus un paradoxe constant dans l'histoire russe qui consistait à s'inspirer de penseurs occidentaux pour exprimer et revendiquer une spécificité opposée à celle de l'Occident.

Mais cette hypertrophie de la russité va être battue en brèche par les désastres de la Guerre de Crimée ; de même que la France vain-

112. Il faut interpréter de même les écrits où le penseur et écrivain populiste Herzen oppose « notre esprit populaire » au « gouvernement germanisé et à ses renégats ». (A.I. Gercen, *Собрание сочинений в 30-и томах* [*Œuvres en 30 volumes*], Moscou, 1956, 9, p. 134) Car cela n'empêchait pas Herzen, dont la mère était allemande, d'admirer les drames de Schiller et de puiser à la philosophie de Hegel et Ludwig Feuerbach.

cue en 1870 va tirer la leçon de son échec et se mettre à l'école de ses vainqueurs, la Russie va connaître une seconde vague d'occidentalisation et rechercher à nouveau une voie russe vers l'universel. Dans le domaine linguistique, l'école allemande des néogrammairiens, les *Junggrammatiker*, deviendra donc ensuite la référence qui permettra à la linguistique russe de progresser par cette éternelle succession d'assimilation de la leçon étrangère suivie de sa remise en cause qui semble être la règle du mouvement en Russie.

CONCLUSION

Tout au long de la période que nous avons envisagée nous avons vu dans la réflexion et la pratique linguistiques les Allemands importer en Russie soit les courants intellectuels dominants en Europe (tradition de la grammaire générale...), soit leurs propres conceptions (romantisme). Ils jouent le rôle de passeurs interculturels, ce qui fait que le savoir linguistique est alors un savoir allemand, savoir qui se situe entre le savoir grec du Moyen Age et le savoir anglo-saxon actuel. Partagés entre l'aspiration à l'universalité (participer au concert des nations) et celle à la russité (rechercher l'identité de leur nation), les Russes imitent dans un premier temps avant de trouver ensuite une synthèse originale qui leur permettra d'aller de l'avant, mus alors par une réaction de rejet. Car il est bien connu que « le mal ne peut venir, en Russie, que de l'extérieur »[113].

La grammaire, la norme d'une langue ne se construisent que par échange et confrontation avec celles des autres langues. L'allemand a joué un rôle essentiel dans cette lente construction du russe et d'autant mieux que des problèmes analogues d'identité se sont posés aux pays germaniques et à la Russie à l'époque moderne ; c'est donc sans surprise qu'on voit par exemple sur le plan linguistique chez ces peuples neufs le « slave commun » faire écho au « germanique commun » dans une recherche commune de paternité. De la même manière, si l'allemand s'est construit par référence et par opposition au français du Siècle des Lumières, le russe va se bâtir dans une même relation dialectique avec l'allemand, en suivant un parcours homologue mais décalé chronologiquement ; dans

113. A. Besançon, *Etre russe au XIX^e siècle*, Paris, 1974, p. 41.

le couple séculaire de la russité et de la germanité toutes les influences jouent en effet de façon achronique, « à la russe ». Car si la Russie reçoit largement les influences, c'est bien pour les assimiler à sa manière, en faire son bien propre. Le couple russo-germanique s'inscrit bien dans un courant d'échanges séculaire avec l'Occident, « histoire mouvementée, faite d'ouverture et de fermeture », « va-et-vient paradoxal »[114].

Université de Toulouse-Le Mirail,
département de slavistique - CRIMS

RÉSUMÉ

Cet article veut montrer dans une perspective largement anthropologique le rôle privilégié joué par les Allemands dans la construction de la langue russe et la pensée linguistique dans la Russie moderne depuis la fin du XVII[e] siècle jusqu'aux années 1850, âge d'or des Slavophiles. Sont d'abord analysés le cadre et les conditions dans lesquels se sont exercées ces influences avant que l'on n'aborde la chronologie d'une histoire qui calque la relation dialectique entre germanité et russité, faite d'avancées et de reculs, qui pose le rapport séculaire à l'Occident en Russie et y affirme l'adéquation constante de la langue à la nation.

MOTS CLÉS

Echanges ; réflexion sur la langue ; construction de la langue ; langue et nation ; langue russe ; Allemagne et Russie ; XVII[e]-XIX[e] siècles ; grammaire générale ; grammaire comparative ; Romantisme ; Slavophiles.

ZUSAMMENFASSUNG

Dieser Artikel möchte in seiner anthropologischen Ausrichtung die vorzügliche Rolle aufzeigen, die die Deutschen bei der Herausbildung der russischen Sprache und der Sprachwissenschaft Rußlands vom Ende des 17. Jahrhunderts bis zu den fünfziger

114. P. Sériot et N. Bocadorova, « Avant-propos », *Histoire Epistémologie Langage*, *op. cit.*, p. 11.

Jahren des 19. Jahrhunderts, dem goldenen Zeitalter der Slawophilen, gespielt haben.

In einem ersten Analyseschritt werden der Rahmen und die Bedingungen untersucht, die diese Einwirkungen ermöglichen, bevor in einem weiteren Arbeitsschritt das chronologische Element einer in der Geschichte festzumachenden dialektischen Beziehung zwischen deutscher und russischer Kultur, die von Fortschritten, aber auch von Rückschlägen begleitet wurde, und die die jahrhundertealte Beziehung des Okzidents zu Rußland kennzeichnet und die so die ständige Entsprechung von Sprache und Nation ins Licht setzt, zum Gegenstand unserer Überlegungen wird.

SCHLÜSSELWÖRTER

Beziehungen ; Sprachreflexion ; Sprachentwicklung ; Sprache und Nation ; Deutschland und Rußland ; 17. bis 19. Jahrhundert ; allgemeine Grammatik ; vergleichende Grammatik ; Romantik ; Slawophile.

Traduction allemande de Herbert Hartmann

РЕЗЮМЕ

Германский вклад в науку о языке в России : от истоков до славянофилов

В этой статье автор стремится доказать с общей антропологической точки зрения исключительную роль, сыгранную немцами в формировании лингвистической мысли в новейшей России с конца 17 века до 1850-ых годов, которые считаются золотым веком славянофильства. Рассматривается сначала общая обстановка и условия, в которых проявилось это многостороннее влияние, а потом, в хронологическом порядке, история вопроса, отражающая диалектическую связь между германностью и русскостью и основанная на чередовании подъёмов и спадов. Эта история ставит вечный вопрос об отношении к Западу в России и подтверждает неизменное соответствие языка и нации.

КЛЮЧЕВЫЕ СЛОВА

Обмен ; наука о языке ; строение языка ; язык и нация ; русский язык ; Германия и Россия ; 17-19 вв. ; общая грамматика ; сравнительно-историческая грамматика ; Романтизм ; Славянофильство.

ABSTRACT

The German contribution to the reflections about language in Russia from the origins to the Slavophiles

This article is written in a large anthropological point of view ; it is intended to show the outstanding role played by Germans in the elaboration of Russian language and thought in modern Russia from the end of the 17th century to the 1850 years, which were the golden age of the Slavophiles. First are analysed the conditions in which such influences could be effective, then the chronology of a history which is closely related to the dialectical relation between germanity and russity through its advances and recedings. This history in fact tells us about centennial Russia's attitude to the West and emphasizes the constant relationship which exists there between language and nation.

KEYWORDS

Exchanges ; linguistic thought ; linguistic building ; language and nation ; Russian language ; Germany and Russia ; XVIIth-XIXth centuries ; general grammar ; comparative grammar ; Romantism ; slavophiles.